

gme

1963/6

n 1963  
N° 6  
mensuel



# Brabant

*Tourisme.*



**L**A ville de Nivelles, en Brabant wallon, célébrera avec magnificence, le dimanche 23 juin, le 750<sup>e</sup> anniversaire de la mort de Sainte Marie de Nivelles, dite d'Oignies.

Un jeu en plein air, dû à l'écrivain belge Georges Sion, sera exécuté dans le cadre restauré de l'ancien couvent des Récollets.

Une exposition du trésor d'orfèvrerie du frère Hugo d'Oignies (XIII<sup>e</sup> s.) sera organisée et un cortège historique se déroulera dans les rues de la capitale de notre Roman Pays.

## Fédération Touristique de la Province de Brabant

A.S.B.L.

4, RUE SAINT-JEAN  
BRUXELLES 1

TEL. 13 07 50

PRIX DU NUMERO : 10 F

COTISATION : 80 F

C.C.P. 3857.76

Bureaux ouverts de 8 h 30 à 17 h 30

### SOMMAIRE

- Camille Lemonnier à La Hulpe, par Joseph Delmelle ... .. p. 1
- Ohain et Ransbèche à travers les âges, par Chr. Heemeleers p. 6
- Hainaut, terre tenue de Dieu et du soleil ... .. p. 12
- A la découverte d'une contrée brabançonne ! par J. Verspecht p. 14
- Visages de nos métiers d'art en Brabant, par Robert Goffaux p. 19
- Soirées du tourisme, par Yves Boyen ... .. p. 23
- Dans le cadre de propagande des Musées, par P. D. ... .. p. 27
- La légende de Sainte Marie de Brabant, par C. Deric du Bruncquez p. 32
- Notre-Dame de Bonne-Odeur, par Pierre Giraud ... .. p. 34

Les textes publiés n'engagent  
que la responsabilité de leurs auteurs.  
Les manuscrits ne sont pas rendus.

#### NOTRE COUVERTURE :

LA HULPE : Dans un site aimable,  
riant et touffu, coule la Mazerine.

## En marge d'un Cinquantenaire

# Camille Lemonnier à La Hulpe

**N**E le 24 mars 1844, Camille Lemonnier — que l'on a surnommé « le Maréchal des Lettres belges » — est décédé le 13 juin 1913, il y a cinquante ans.

L'anniversaire de cette disparition sera marqué par diverses manifestations. Vouée à l'exaltation de la terre brabançonne, cette revue ne peut pas ne pas s'associer aux hommages qui seront rendus à la mémoire d'un des écrivains n'ayant jamais cessé de célébrer, dans ses livres, la province mitoyenne.

Né et mort en Brabant, Camille Lemonnier y a passé la majeure partie de son existence. En 1945, une plaque a été apposée sur sa maison natale, celle qui porte actuellement le n° 50 de la Chaussée d'Ixelles. Cette maison, Camille Lemonnier devait la quitter, encore enfant, pour Uccle Saint-Job où sa grand-mère devait, pendant un certain temps tout au moins, veiller sur son éducation. Par la suite, le futur écrivain devait fréquenter l'Athénée de Bruxelles, alors situé Rue Terarken, puis l'Université Libre. Il ne devait pas passer ses examens universitaires. Entré en 1868 au Gouvernement provincial du Brabant en qualité de commis surnuméraire, il abandonna ses fonctions moins de deux ans plus tard et, à cette occasion, monta une énorme farce contée, en long et en large, par plus d'un de ses biographes.

Entré en littérature après cette parenthèse administrative, Camille Lemonnier se fixe, tout d'abord, dans un ancien prieuré de la vallée mosane, à Burnot. En 1872, il réintègre Bruxelles. En 1877, on le trouve installé au 172 de la Rue de la Victoire, à Saint-Gilles. Trois ans plus tard, il déménage et s'installe au 26 de la Chaussée de Vleurgat à Ixelles. De 1883 à 1894, il demeure à La Hulpe, au 5 de la Rue de la Station. Fin mars 1894, quittant son coteau du Brabant wallon, il se fixe au 82 du Boulevard Militaire et, jusqu'à sa fin, restera fidèle à son Ixelles natal. Du Boulevard Militaire, il émigrera vers le 63 de la Rue Emile Banning puis vers le 25 de la Rue du Lac, sa dernière demeure. Son cabinet de travail a été reconstitué, dans l'état où le disparu l'a laissé, au premier étage de la Maison des Ecrivains Belges — Musée Camille Lemonnier, 150, Chaussée de Wavre, à Ixelles.

Camille Lemonnier, à la gloire duquel un monument — dû au sculpteur Pierre Braeke — a été érigé en 1922 au rond-point de l'Avenue Louise, a toujours témoigné un vif attachement à sa province natale. Nous l'avons rappelé : il lui a dédié plusieurs de ses ouvrages. L'un de ses romans les plus puissants : *Un Mâle*, inscrit son action dans un cadre forestier et champêtre : la grande hêtraie de Soignes, le verger de Groenendaël et le vert décor de



Voici le panorama de La Hulpe, gros village qui fait partie de la banlieue verte de la capitale.



« L'étang de la papeterie avec ses nénuphars... »

Lasne-Chapelle-Saint-Lambert où la maison de campagne de l'Association des Ecrivains Belges porte le nom de *Cachaprès*, personnage central de l'œuvre. Un autre roman de Camille Lemonnier : *Un Coin de Village*, évoque le Brabant flamand des environs des deux Okkerzeel : Steenokkerzeel et Nederokkerzeel. Il est question de Ruisbroek dans *Le Mort* et de La Hulpe dans *Ceux de la Glèbe*. Le Brabant est également présent dans plusieurs autres œuvres du maître, en particulier dans son volumineux travail sur *La Belgique*.

Ce monumental ouvrage de 800 pages, Camille Lemonnier l'a rédigé en partie à La Hulpe où il écrivit aussi plusieurs de ses romans dont, outre les dernières nouvelles de *Ceux de la Glèbe*, *Madame Lupar*, *Happe-Chair* et *La Fin des Bourgeois*. La Hulpe ! Les onze ou douze années vécues là-bas furent, assurément, parmi les plus fécondes de toute une existence fermement dédiée au labeur littéraire. Située près du confluent de l'Argentine et de la Mazerine, La Hulpe est un gros village faisant aujourd'hui partie de la grande banlieue verte de la capitale. L'antique *heirbaen* de Louvain à Nivelles traverse la vieille agglomération enrichie, fin du XVI<sup>e</sup> siècle, par la copieuse production de ses moulins à papier.

La sinueuse route multiséculaire longe un grand étang qui couvre plusieurs hectares et en bordure duquel se dressent les bâtiments d'une ancienne papeterie. Quittant le vallon, la route gravit le flanc

du coteau et, arrivée presque au sommet de celui-ci, laisse à sa droite une esplanade ou, plutôt, une place en déclive légère. La partie terminale de cette place est occupée par l'église. Une église au sujet de laquelle Arthur Cosyn a fait remarquer : « La tour, bâtie en appareil irrégulier et à laquelle s'adosse une tourelle semi-circulaire à escalier, paraît remonter à la fin de la période romane, malgré son arc ogival intérieur. La porte est de style Renaissance. La nef et le chœur datent de la dernière époque ogivale ! »

Entre le grand étang et la place de l'église, à mi-coteau, la route passe devant le bâtiment de l'École professionnelle provinciale de Viticulture et d'Arboriculture fruitière. Cette école, qui a été créée en 1921, porte le n° 5 de la Rue des Combattants, anciennement Rue de la Station. C'est en cet endroit, sinon dans ce bâtiment, que Camille Lemonnier a vécu et travaillé pendant une douzaine d'années. Et c'est là, dans le jardin, que s'élève, depuis le 13 juillet 1924, le mémorial en pierre bleue, avec médaillon sculpté par Dolf Ledel, rappelant le long séjour du romancier à La Hulpe.

Nous possédons, au sujet des années passées là-bas par Camille Lemonnier, d'assez nombreux témoignages dont un d'Emile Verhaeren. « Je me souviens encore, écrivait celui-ci, de la petite maison rose que le maître possédait à La Hulpe ; je me souviens aussi de son habitation du boulevard Militaire qui touchait à la Cambre. Que de fois nous nous sommes donné rendez-vous soit dans l'une, soit dans l'autre, pour nos excursions à travers bois. A peine marchions-nous sous les branches que l'enthousiasme nous subjuguait. Nous nous sentions plus forts, plus simples, plus clairs de notre cerveau et de notre cœur. Les bonnes confidences nous rapprochaient l'un de l'autre... ».

Pour savoir ce que furent les années laborieuses de La Hulpe, c'est Camille Lemonnier qu'il convient d'interroger d'abord et surtout. Dans le volume de souvenirs que celui que l'on a promu au grade de

Maréchal des Lettres belges devait rédiger en 1913, donc tout à la fin de son existence, et qui devait être publié sous le titre : *Une Vie d'Ecrivain*, nous trouvons de très nombreux détails à ce sujet. Nous lisons :

« La Hulpe, à l'issue de la forêt de Soignes, sur la chaussée qui mène à Braine-l'Alleud et Waterloo, était un clair et vallonneux village wallon-flamand que la villégiature jusqu'alors avait épargné. Des paysagistes y venaient peindre l'étang de la papeterie avec ses roseaux, ses nénuphars et ses marronniers du bord de l'eau. Il y avait là, près du vironnement de la roue du moulin, un atelier rustique, juché dans les feuilles, au palier d'un escalier de bois qui descendait à l'étang. Le site, aimable, riant, touffu, séduisit toute une génération d'artistes. J'y connus les beaux peintres Wylsman qui devinrent pour moi, aux heures de la trêve, entre deux abattages de copie, des visiteurs assidus ».

La maison rose de Camille Lemonnier se cachait, en partie, sous un rideau de chèvrefeuilles. Elle dominait une grande pelouse

jalonée de quelques arbres fruitiers et descendant vers la route. Elle était assez vaste : dix chambres, celles-ci meublées par l'écrivain : bahuts, crédences, armoires, lits, etc. en chêne massif et, aussi, moulages dont une *Vénus* et une *Baigneuse*. Mais reprenons *Une Vie d'Ecrivain* pour y glaner d'autres précisions :

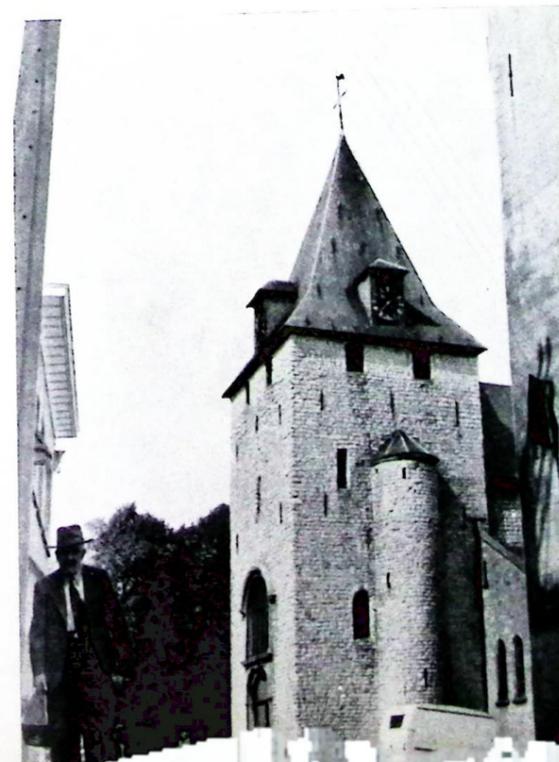
« On sut bientôt que la maison rose était occupée par un homme qui écrivait. Quelquefois une brave femme, mère d'une fille en service à la ville ou d'un gars à l'armée, arrivait me prier de rédiger une petite lettre pour leur faire savoir qu'on avait vendu un veau ou acheté un cochon. Les voisins étaient émerveillés du nombre de mes livres. J'étais un « m'sieu l'avocat » à qui ils exposaient leurs démêlés avec le garde-champêtre et la justice de paix. J'eus toutes les peines du monde à refuser les vingt sous de consultation que Quinquin, le marchand coquetier, un jour s'obstinait à me faire accepter ».

Dans les pages de son livre de souvenirs, Camille Lemonnier nous renseigne quant à l'emploi de ses journées à La Hulpe. Il se levait tôt, au chant du coq, et vivait « une vie régulière et tranquille de paysan labourant son champ ». Quittant le haut pupitre qui lui servait d'écritoire, il aimait, pour se changer les idées, s'aérer l'intelligence, se rendre au jardin. Laissons-lui la parole :

« Je descends au jardin, je fais le tour des pelouses. Ah ! que c'est bon l'arôme fort des oignons et des poireaux ! Le potager se volatilise au soleil en ferments chauds. Du côté des haies, le vin puissant des mûres distille son bouquet. Et voici qu'autour des passe-roses et des chrysanthèmes bourdonne le zon des premières abeilles. On est à la mi-septembre : deux papillons citron, comme des bouches, se cherchent et se fuient sur la fleur du radis. Dans les pruniers rouilleux, les prunes ont l'air de boules de métal enflammées ».

Le matin, Camille Lemonnier écrivait très régulièrement ses dix pages : tarif imposé, ration obligatoire ! Tout en faisant courir sa plume sur le papier, il fumait la pipe. Il se faisait bourrer cinq ou six pipes, qu'il plaçait à côté de lui, à portée de la main. Le tabac avait le pouvoir de stimuler ses nerfs, son imagination. Le midi, il s'interrompait :

« Là-bas, du côté de la place, la maîtresse d'école



La tour de l'église paraît remonter à la fin de la période romane.

*fait aller sa sonnette : les ba -be -bi -bo -bu aussitôt s'égaillent comme la pluie des bogues chablées par la gaule ; tous les petits sabots en tas battent du côté de la sortie... ».*

En famille, il mange à l'aise, confortablement. Puis :

*« Après le café on fait un tour de jardin : on se grille au chaud de la pelouse comme des lézards ; en petite bande, les enfants compris, on s'en ira par la berne du moulin prendre le frais des étangs pendant que moi, je remonte travailler jusqu'à six heures. Ma vie est réglée comme une mathématique : je ne m'accorde que le dimanche pour obéir au commandement du Seigneur ; et alors je lis mes journaux ».*

Rude travailleur, Camille Lemonnier avait parfois le sentiment de donner sa vie comme le pommier donne ses fruits. Vers six heures, il abandonnait son pupitre :

*« Par-dessus l'étang où glisse l'escadre neigeuse des cygnes, la vesprée allume les cuivres et les sinoples. Un brouillard, dans la vallée, s'effume des prés, maillant le filet où tout à l'heure frétilleront les étoiles, poissons des nocturnes marées. Paix aux hommes de bon courage ! La journée est finie : l'heure jusqu'à demain se meurt aux angelus... ».*

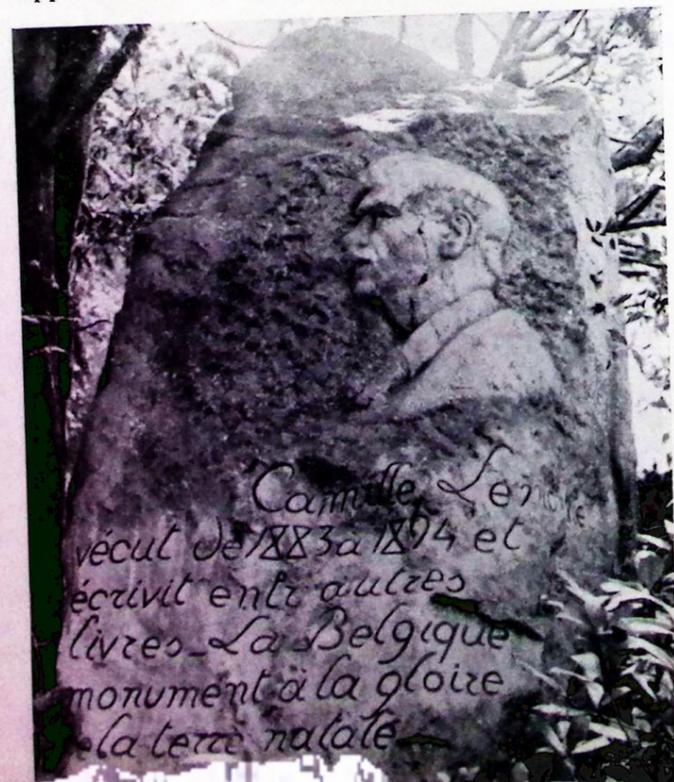
Les années que Camille Lemonnier passa à La Hulpe furent marquées par quelques événements : visites d'amis peintres, écrivains ou poètes, et... de la gendarmerie.

La visite des gendarmes eut lieu un matin de septembre pluvieux. Camille Lemonnier dormait encore



L'école provinciale professionnelle de viticulture et d'arboriculture fruitière, marque l'endroit où vécut Camille Lemonnier.

Dans le jardin s'élève un mémorial en pierre bleue rappelant le long séjour du romancier à La Hulpe.



lorsque deux fonctionnaires en uniforme se présentèrent devant la grille. L'écrivain était sommé de comparaître devant le tribunal pour y répondre de la publication d'un « article attentatoire aux bonnes mœurs ».

Relatant l'incident, Camille Lemonnier devait noter :

*« Je dois déclarer que la maréchaussée fut correcte jusqu'au bout. Les talons brusquement ramenés sur un même plan, avec un geste circonflexe du bras, elle porta les cinq doigts, la paume au dehors, au liseré bleu du bonnet de police dont les petits glands, d'un frétillement légèrement narquois toutefois, s'agitèrent. L'estime de ces deux suppôts de l'Autorité, j'ose le croire, me demeura : je leur sus gré de ne pas m'avoir pris pour un vulgaire escarpe ».*

*« C'est ainsi que, dans le paisible village wallon, où, depuis tantôt six ans, j'écrivais mes livres, ignorant souvent le bruit qu'ils faisaient au dehors et ne m'en souciant pas, se répercuta le foudroyant écho des indignations soulevées au loin par un récit qui ne visait pas à tant de tapage ».*

Camille Lemonnier devait être condamné par la Justice mais acquitté par l'opinion. Et ce premier procès fut bienfaisant pour sa gloire. Mais passons...

A La Hulpe, nous l'avons dit, Camille Lemonnier accueillit fraternellement ses amis : Constantin Meunier, Xavier Mellery, Edmond Picard, Emile Verhaeren et d'autres, beaucoup d'autres. Un jour, tout le groupe de la Jeune Belgique débarqua

dans le village, convié par l'écrivain à une kermesse aux boudins arrosée au Maçon :

*« Ce fut une assez fière agape : elle se prolongea par malheur jusqu'au cœur des ombres. Quand les convives songèrent au retour, le dernier train était parti depuis longtemps. Il fallut bien aviser à la couchée : aux lueurs vacillantes d'une lanterne, nous nous dirigeâmes vers une auberge proche de la gare. Je heurtai : l'hôte était déjà couché. Enfin la fenêtre s'ouvrait : « Saint-Pierre », c'était le nom de l'auberge, consentit à héberger la bande joyeuse. Trop joyeuse en vérité, car le lendemain, étant allé prendre des nouvelles, je fus accueilli par des clameurs. Waller, enfant terrible, avait eu l'idée de fendre son éredon bourré de plumes fraîches et de le vider par la fenêtre. Les autres, amusés par cette farce et que le vin un peu jeune poussait à la folie, se dépêchèrent d'en faire autant. « Mossieu, me dit l'hôte quand je me présentai, c'est des propre-à-rien. Il y avait là trois « années » de coqs et de poules... Et plus rien ! ». Il me tira vers la porte et me montra tout le village aux alentours emplumé comme un animal fabuleux... ».*

Camille Lemonnier, à La Hulpe, reçut également le Cid de Quercy : Léon Cladel, qui fut l'un des



Les habitants de La Hulpe n'oublient pas celui que l'on a appelé « le Maréchal des Lettres belges ». Photos : M. Hombroeck



La gare de La Hulpe.

témoins du second mariage de l'écrivain. Chaque année, quittant son village brabançon pour un certain temps, Camille Lemonnier se rendait à Paris et ne manquait pas d'aller saluer son confrère français entre deux rendez-vous avec éditeurs ou directeurs de périodiques. Au terme de cette traditionnelle escapade, c'est avec plaisir qu'il retrouvait sa petite maison rose semblable à un presbytère et qui avait un peu l'air de sombrer dans les fleurs et les feuilles.

La Hulpe ! D'autres personnages très attachants ont vécu là-bas : Pierre Broodcoorens, Ernest Solvay..., mais aucun n'a vécu en intimité aussi étroite avec les lieux que Camille Lemonnier. A La Hulpe, celui-ci a vécu intensément, comme en accord avec la nature. Et il y a conçu et rédigé plusieurs de ses œuvres, parmi les plus marquantes de sa production. On ne pouvait pas, en cette année du cinquantenaire de la disparition de celui que l'on a appelé « le Maréchal des Lettres belges », ne pas évoquer cette page importante — et brabançonne — de notre histoire littéraire !

Joseph DELMELE.

### Le 4<sup>e</sup> Congrès international du Tourisme Social

Le 4<sup>e</sup> Congrès international du Tourisme Social se tiendra les 5, 6 et 7 juin 1963 au Palais des Congrès (Niveau B, Salle Benelux), 3, Coudenberg, Bruxelles 1.

Le Congrès a pour objet principal, sinon exclusif : « l'établissement de l'organisation d'une collaboration internationale permanente en matière de tourisme social » (exécution de la résolution du 3<sup>e</sup> Congrès, Milan 1962).

Le Congrès est placé sous la présidence d'honneur de Monsieur A. Bertrand, Ministre des Communications de Belgique.

Le Commissariat Général au Tourisme de Belgique s'est chargé de l'organisation du Congrès. Il en assume le secrétariat, établi en ses locaux, 7, boulevard de l'Impératrice à Bruxelles 1.

# OHAIN ET RANSBÈCHE

## à travers les âges

**S**OUS ce titre, l'abbé Cbr. He-meleers, curé à Ransbèche, a publié récemment une étude captivante, très fouillée, que nous sommes heureux de pouvoir reproduire à l'intention de nos lecteurs, qu'ils soient férus de toute documentation qui touche au passé et au patrimoine de notre province ou simples touristes, fervents amateurs de pittoresque ou d'ambiance tonique, soucieux aussi de parfaire leurs connaissances générales.

« En allant glâner de-ci de-là, voici nous dit l'auteur, ce qu'on entend raconter chez les anciens habitants d'Ohain,

**Il était une fois,  
à la croisée des chemins...**

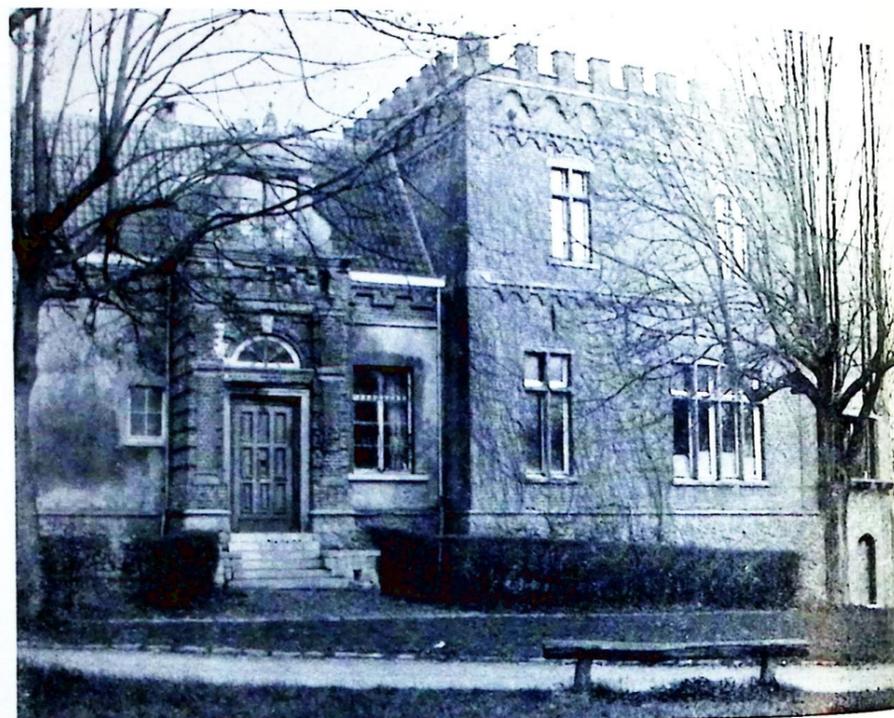
Comme c'est le cas pour bon nombre de communes des environs, le premier début d'agglomération pour Ohain daterait d'avant l'occupation romaine. Cela ressort de traces retrouvées à la croisée des chemins, sur cette vieille route qui conduit de Wavre à Nivelles. Cette route — qui passe devant l'actuel terrain de golf — était autrefois une route pavée et constituait un des axes principaux de toute la région.

A Ohain même, cette route était traversée par d'autres chemins moins importants. C'est d'ailleurs la route Nivelles-Wavre qui, longtemps, motiva l'importance d'Ohain. Mais un jour les autorités refusèrent le passage au premier tramway par Ohain, et du coup le village périclita, mais garda de ce fait son aspect rural si pittoresque. Deux notaires quittèrent alors le village, qui avait perdu sa situation centrale privilégiée.

**Deux témoins importants.**

Il s'agit de l'église et du château. Ces deux bâtiments, en somme, n'en font qu'un, car la tour de l'église était un ouvrage défensif, aménagé plus tard en clocher : sa base servit de jubé et de fond pour l'église. Elle porte d'ailleurs encore le nom de « tour sarrasine », tout comme celle de Moriensart, dont l'architecture est nettement inspirée du temps des Croisades. Ce genre de tours forme une chaîne ininterrompue qui pourrait nous conduire jusqu'en Sicile. C'est ici que se réfugiaient alors les gens contre les bandes armées, qui circulaient régulièrement dans la région alors désertique, où s'élève Ohain.

Puisque nous sommes près de l'église, signalons qu'un enfant d'Ohain fut curé à La Hulpe et devint évêque auxiliaire de Malines après la guerre de 1914 : il s'agit de Mgr Legraive. Le fait est rappelé par un ciboire armorié qui se trouve actuellement à la sacristie d'Ohain.



Le château de Ransbèche.

Quant au château, l'extérieur évoque la période espagnole, mais l'intérieur est plus ancien. Nous y trouvons notamment une salle médiévale voûtée en pierre.

Ce fut toujours une résidence de grands seigneurs. Ces seigneurs étaient des grands chasseurs, et cette tradition s'est maintenue jusqu'à nos jours. Un des plus célèbres, parmi ces chasseurs, fut le duc de Bourgogne : son importante meute était gardée à Braine-l'Alleud au château de « La Chiennerie » : c'est là que résidait le grand veneur du duc.

Parmi les châtelains les plus célèbres d'Ohain, signalons Hinckaert, l'ami du fameux comte de Horne ; après le complot spectaculaire tramé contre le duc l'Albe à Ohain, Hinckaert voulut aller à Madrid pour demander la grâce de son ami. Il y eut encore le prince de Parme, Madame Torlet et, actuellement, le comte de Diesbach de Belleroche.

Les archives font mention de quelques amusants démêlés entre le curé et le châtelain. Ainsi le curé, qui avait des idées avancées pour l'époque, ne prétendait pas présenter le goupillon au seigneur dans l'église avant la grand-messe, mais l'aspergeait tout bonnement, comme un simple manant. De plus, il inhuma son propre père dans le cœur de l'église, alors que cet emplacement était normalement réservé au seigneur. Finalement, un cousin du comte fut nommé évêque de Cambrai — dont dépendait alors Ohain — et le curé dut s'incliner...

**Les grandes fermes, ou « Censes ».**

Le reste du village s'est formé, comme d'habitude, par de grandes fermes entourées des « communs », les habitations des ouvriers. Parmi elles, signalons

La partie centrale de  
château de Ransbèche porte  
encore l'ancrage du XVII<sup>e</sup>  
siècle (1686).

l'actuel château de Ransbèche, auquel on ajouta, il y a un siècle, deux donjons crénelés. Ces donjons rappellent le style Windsor — tout comme « La Papelote », propriété actuelle de la famille Wolfkarius-Jourdain, ou encore l'ancien château de Fichermont.

La partie centrale du château de Ransbèche porte encore l'ancrage du 17<sup>e</sup> siècle. L'actuelle place s'étend à l'endroit où autrefois il y avait une mare. Les nombreuses bêtes s'y abreuvaient avant d'aller en pâture. A cause de son insalubrité, cette mare fut comblée par les chômeurs durant la guerre de 1914.

Parmi les autres « censes », signalons la ferme « Champs du Roi » (Héry-Mélotte), « Géry-Hulet » et la ferme d'« Entre-les-Haies » (Dubois).

Signalons enfin la présence de quelques magasins et... de nombreux cafés d'il y a cinquante années — époque où les distractions étaient plutôt rares.

**Potales le long des routes.**

L'église, le château, les fermes... Il y a encore, en outre, les chapelles dressées le long des routes, entourées de grands arbres. Elles constituaient autrefois des points de repère, durant les neiges, pour suivre une route perdue. On les voit encore de loin actuellement : la chapelle Jacques, sur le chemin de Wavre, ex-voto d'un fermier ayant échappé à un attentat ; sur la même route, la chapelle au « Mort-qui-repose » : c'est là que les gens de Ransbèche et environs, lorsqu'ils portaient un mort en terre, déposaient un moment le mort afin de pouvoir se relaxer un moment au café d'en face. Le chemin qui croisait là porte le nom pittoresque de « Chemin des Messes » : on devait autrefois — et il n'y a pas si longtemps — l'emprunter pour pouvoir assister à la Messe dans l'unique église d'Ohain-centre.

L'ancienne église de fer (Argenteuil) ne date que d'un siècle ; celle de Ransbèche, d'un demi-siècle. Toutes deux sont des dons de la famille de Meeûs. La première fut construite en fer : les industries de Meeûs essayaient un mode de construction à l'abri des termites pour les pays chauds. Elle fut démembrée en 1940 à cause des frais d'entretien (peinture anti-rouille). Elle attirait, à l'époque, pas mal de touristes.

Un chemin encore au nom pittoresque : le chemin des « Baraques Prussiennes » : ce nom, qui date de la bataille de Waterloo, rappelle l'endroit où séjournèrent longtemps les soldats prussiens ; leurs morts étaient parfois inhumés au « Chemin des Morts », qui se trouvait à proximité.

**Sceau ancien.**

L'ancien sceau d'Ohain, déposé aux archives, représente saint Etienne, martyr, revêtu de la dalmati-



que de diacre, avec la palme symbolique et les pierres de la lapidation. Ces trois insignes ont été repris dans l'actuel sceau de la commune.

**L'église de Ransbèche.**

Dans les documents anciens, l'église Saint-Etienne porte le titre d'« église médiane », centre administratif ecclésiastique pour la région.

C'est en 1914 que M. l'abbé Martin, vicaire d'Ohain, fut chargé de construire une église dans le difficile hameau de Ransbèche. Il réussit. Le Cardinal Mercier lui-même vint la consacrer à la fin de la guerre et fit un tour d'honneur dans le village. Plus tard, l'abbé Martin devint curé d'Ohain.

Le culte de saint Christophe, plus récent, fut précédé par celui de saint Jean, qui fut introduit dans toute la région par les religieux du « Temple », installés au Mont-Saint-Jean. C'est la fête de saint Jean qui fixe encore la date de la première procession de Ransbèche.

La cure de Ransbèche est un ancien magasin de gros, d'où les colporteurs portaient dans la région, emportant leur marchandise dans des draps pliés en quatre. Primitivement, il avait été question de bâtir l'église dans le fond du jardin du presbytère — ce qui l'aurait placée au centre même du village. Mais l'endroit était marécageux et, comme on ne connaissait pas encore la construction sur pilotis, on proposa d'abord le fond de la propriété du château, pour choisir finalement l'endroit surélevé qu'elle occupe actuellement.

**Curiosités géologiques.**

Le visiteur qui passe chez nous est parfois étonné de trouver des sentiers extrêmement sinueux, aux nombreux méandres. Ces sentiers, qui n'étaient pas encore pavés, évitaient ainsi les endroits marécageux, les « pisseintes », comme on disait. Il y a un sentier qui va de la sorte directement d'Ohain vers Bruxelles ; un autre coupait en ligne droite de Waterloo à Ohain. Ce sont ces sentiers qui délimitaient les territoires respectifs des communes, et qui du reste



Un aspect du village, formé par de grandes censes, ou « censes ».

vanden Bossche, ou Dubos, « sire d'Ohain »).

En 1492, Ohain obtint une rétribution pour l'incendie causé par les guerres de 1488-1489.

### Le maquis au XVI<sup>e</sup> siècle.

Pendant les troubles religieux du XVI<sup>e</sup> siècle, le seigneur d'Ohain, Jean Hinckaert, joua un rôle important, auquel nous avons fait allusion plus haut. Lorsque le célèbre comte d'Egmont eut été arrêté par ordre du duc d'Albe, sa femme, Sabine de Bavière, envoya Hinckaert au roi Philippe II en octobre

1567. Il était porteur de lettres demandant que le comte d'Egmont fût épargné et seulement enfermé dans un de ses châteaux en attendant qu'il ait pu présenter la justification de sa conduite. Le gentilhomme belge arriva à Madrid au bout de vingt jours, mais ses démarches n'aboutirent à aucun résultat. En effet, le farouche monarque refusa de le recevoir sous prétexte qu'il avait quitté les Pays-Bas à l'insu du duc d'Albe.

Rentré dans sa patrie, le seigneur d'Ohain se vit poursuivi à son tour : une sentence de proscription datée du 14 septembre 1568 fut lancée contre lui, et ses biens furent confisqués.

Plus tard, une conspiration contre le duc fut organisée dans son manoir, et probablement par ses soins. On savait qu'Albe devait passer la semaine-sainte de

le font encore actuellement, et ce malgré le tracé des nouvelles routes. C'est ce qui explique notamment les anomalies de tracé à la « Belle Vue » et au « Gros du Général ».

La région possède encore d'autres richesses naturelles : les carrières de marne aux Marnières, de sable au Katamoureux, d'argile pour briques à différents endroits, et de sable à verre près de Lasne.

### Défrichage de la forêt.

Ohain resta longtemps à moitié perdu dans les bois de la forêt de Soignes. Léon I, châtelain de Bruxelles, entreprit le défrichage vers 1227 pour établir le village, comme ce fut le cas pour Plancenoit et Chapelle. La Hulpe n'existait pas encore, Rixensart n'était qu'une bruyère. Ohain avait déjà son église paroissiale en 1154.

### Premier moulin.

Les ducs de Brabant possédaient à cet endroit un moulin à eau sur la Lasne. En vue d'augmenter l'importance d'Ohain, Henri III déclara que ses tenants, qui y feraient moudre leur grain seraient libres de « tonlieux » dans tous les domaines, et pourraient même prendre dans la forêt de Soignes du bois « sec et mort » pour leur chauffage, ceci d'après les indications de ses forestiers et autres serviteurs. La charte est dotée de Tervuren, le lundi après l'Épiphanie 1249. Ces libertés auraient pu se développer et, avec le temps, amener la création d'une franchise à Ohain.

Mais bientôt le duc Jean II de Brabant aliéna ses possessions dans cette localité. Se trouvant à Boitsfort le dimanche après la mi-carême de l'an 1299, en présence de son oncle Godefroid, seigneur d'Aerschot, de Florent Bertout, seigneur de Malines, d'Arnould, sire de Weesmael, et de Guillaume Pipemboie de Bruxelles, il abandonna à perpétuité à Pierre de Brayne, receveur de son oncle, pour les tenir en plein fief, le moulin et le vivier d'Ohain, de toute la juridiction que le duc avait dans le village, à l'exception de la haute justice. Ces biens passèrent ensuite, avec le fief de Bourlamont, aux Dobos (Arnoul

Une route qui porte le nom pittoresque de « chemin des Messes ».

L'église de Ransbèche, bâtie en un endroit stratégique, se détache nettement à l'horizon.

1568 au prieuré de Groenendael, dans la forêt de Soignes, pour y faire ses dévotions loin de la cour. Quelques gentilshommes bannis — parmi lesquels on remarquait notamment les frères Vandernood, parents de Hinckaert — résolurent de se rendre maîtres de sa personne, et d'assiéger ensuite Bruxelles. La conspiration avait déjà réuni, au château d'Ohain, quelque 600 cavaliers et 500 fantassins, lorsque leur secret fut divulgué par un trompette, ancien serviteur. Le duc d'Albe, prévenu s'abstint de sortir de Bruxelles, et prit les mesures nécessaires pour atteindre et punir les conspirateurs. Jean de Beausart fut écartelé à Bruxelles pour avoir été l'âme du complot.

Les vicissitudes causées par les guerres de religion fourniraient une explication plausible aux difficultés qu'éprouvent aujourd'hui encore les membres du clergé dans leur ministère sacerdotal en cette région.

En 1572, Ohain eut encore à souffrir du campement de troupes, ce qui valut aux habitants de légères diminutions d'impôts.

Lorsque Requesens, successeur du duc d'Albe, proclama une amnistie au nom de Philippe II, Hinckaert fit savoir aux habitants de ses seigneuries qu'il rentrerait volontiers s'il n'avait à payer de fortes dettes en Allemagne : il conclut en les priant de lui prêter 3.000 florins.

Ohain parvint à réunir 1.400 florins, qui lui furent apportés comme gage de l'affection de ses sujets. Il les remercia vivement, les testoya et leur promit de revenir dans un très bref délai : aussitôt rentré, il saurait bien leur prouver sa reconnaissance. Mais lorsque les mandataires furent rentrés, ils se virent accusés de trahison par le Conseil des Troubles, lui-même instigué par Vargas : ils avaient été en communication avec les ennemis du roi !

L'affaire menaçait d'entraîner des suites fâcheuses. Heureusement, des personnes influentes s'interposèrent : le château était notamment occupé alors par un parent du proscrit, un Hinckaert, qui était conseiller du Brabant et qui le louait pour six ans.

### Ohain passe à la famille d'Orange.

A partir de 1551, le sire d'Ohain se montra dévoué au prince d'Orange contre les Espagnols. Il se compromit souvent dans ce sens ; c'est lui, notamment, qui eut la responsabilité dans l'arrestation du chef du parti catholique à Gand en 1577.

En 1578, la famille d'Orange triompha dans nos provinces. Le sire d'Ohain devient « grand maître des Postes », remplaçant les de Taxis, qui avaient adhéré au prince d'Autriche. Mais la caisse était en déficit : les villes avaient retenu les gages dus aux courriers.

En 1581, le sire d'Ohain est nommé Grand Veneur



du Brabant par le prince d'Orange, pour remplacer le sire de Berghes.

Il se vit encore confier d'importantes missions : il fut notamment parmi les ambassadeurs qui offrirent la souveraineté des Pays-Bas au duc d'Anjou et au roi de France Henri III.

Lorsque le prince de Parme conquiert Ohain et le donna à la comtesse de Rœulx, Hinckaert chercha refuge à Anvers.

Sous le règne d'Albert et Isabelle, les troupes se mutinent. La veuve du sire d'Ohain refuse de payer une contribution de 80 florins, et le château est incendié. Beaucoup de meubles et de documents disparaissent. A cette époque, la « cense » Magonet (Bas Ransbèche) appartient au château. L'entretien de la chapelle Jacques est confié à une famille habitant au Smohain : le Vande Velde.

### Organisation judiciaire et administrative.

Ohain dépendit successivement de La Hulpe, de Wavre, d'Uccle ; il lui arriva d'être divisé. Un moment même le seigneur Withem de Braine acheta ce fief.

L'église de Ransbèche, en style néo-roman, construite durant la guerre de 1914-18 est dédiée à saint Joseph.



Ces titres de dépendance furent souvent discutés : l'incendie des archives par les mutins n'était pas fait pour faciliter l'établissement des droits...

Au point de vue judiciaire, nous savons que « tous les procès devaient se terminer en trois jours ».

Quant aux seigneurs qui furent maîtres d'Ohain, en voici les principaux.

Il y eut d'abord les châtelains de Bruxelles, avec leurs alliés : les de Steyne, les de Coninc et les de Barbençon. La cure était rattachée au chapitre de Cambrai.

En 1418, Jean I Hinckaert, bâtard des ducs de Brabant, achète les domaines des Dobos (ou Vanden Bossche), Grands Veneurs de Brabant.

Jean II hérita de ces domaines en 1459.

En 1489, Jean III prête serment en qualité d'« Ecuyer Tranchant » de l'archiduc Philippe ; il épouse successivement Barbe d'Enghien et la fille du seigneur de Corbais.

Sire Jean IV, chevalier, rendit de grands services comme Commissaire Général de la cavalerie légère.

Messire Jean V donna à sa femme la jouissance du château d'Ohain.

La famille s'illustre dans les guerres de la Hollande contre Philippe II. Les biens d'Ohain sont alors séquestrés par le duc d'Albe, puis par le prince de Parme.

La famille seigneuriale s'allie alors les Laing. Ils sont aux côtés de Charles V au siège de Tunis.

Un des seigneurs est nommé grand Fauconnier.

D'autres noms illustres défilent encore au château : les de Robbiano, les de Vaernewyck, etc.

Quant aux autres biens sis à Ohain, nous trouvons en 1400, un domaine où l'on pouvait faire de la tendrie en échange du ser-

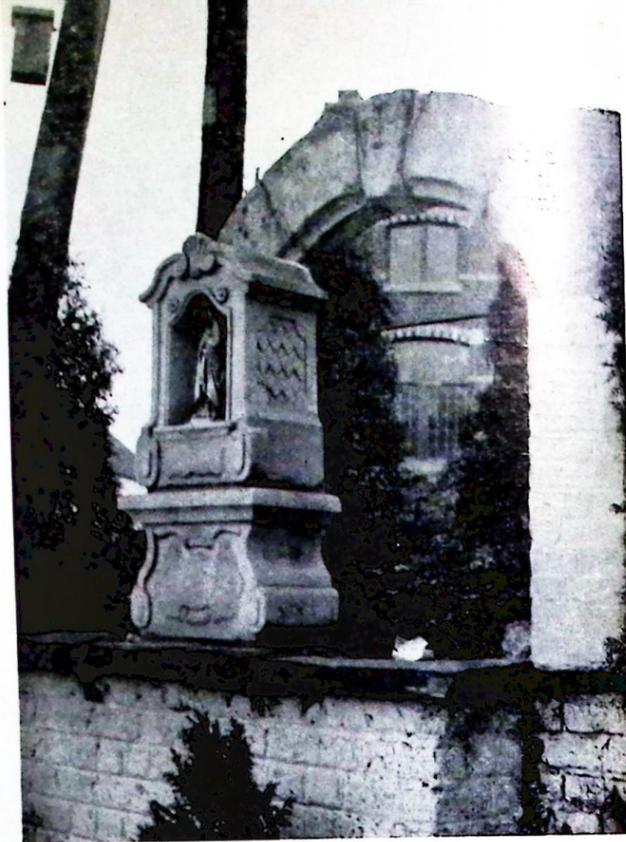
vice féodal, c'est-à-dire en payant un combattant à cheval au seigneur. Il y avait aussi un fief-vivier situé à Ransbèche et portant le nom des « Peskerie » ou encore : le bien « van den Pissereyn ». Cette propriété fut vendue en 1350.

Plusieurs domaines d'Ohain appartenaient à des abbayes : Aywiers, Afflighem, Cambrai.

Les de Meeûs ont fait autrefois déboiser une partie de la commune pour construire une demeure. Celle-ci fut détruite par un incendie et reconstruite en 1856. Le salon à lui seul a une surface de 100 mètres carrés.

### Organisation ecclésiastique.

C'est en 1154 que l'évêque Nicolas de Cambrai rédigea la charte de dépendance envers Braine-l'Alleud. Un prieuré d'Hannonsart était redevable de la



Chapelle du Mont Lassy.

Les pierres de l'arcade supérieure datent de l'époque des Templiers de Mont-Saint-Jean.

Photos : Marcel Hombroeck.

dîme à l'église d'Ohain. Au XIII<sup>e</sup> siècle, Henri d'Arras, qui habitait Braine-l'Alleud, ordonna l'exemption de cette dîme.

Ohain appartient au diocèse de Cambrai (doyenné de Hal) jusqu'en 1559, époque à laquelle il passa au diocèse de Namur. Il appartient successivement aux doyennés de Nivelles (1639), de Wavre (1666) et de Genappes, puis devint une succursale de la cure de La Hulpe.

Tant qu'Ohain fut « église médiane », les dîmes des paroisses environnantes s'y centralisaient. Le baron Leroy espéra longtemps se les approprier sans jamais y réussir. En 1600, ces dîmes s'élevaient à 1.200 florins.

Quant à l'église elle-même, elle subit, au cours des siècles, bon nombre de transformations et de restaurations, qui n'allèrent pas toujours sans violentes contestations. Ainsi, la porte actuellement condamnée qui se trouve face au chœur était autrefois précédée d'un grand escalier.

On conserve des documents qui citent les noms des entrepreneurs de la région. En 1700, les bâtiments se trouvaient dans un état de délabrement invraisemblable. Le curé Jamin, qui y demeura 30 années, se chargea des réparations. C'est en 1761 que Mgr de Berlo, évêque de Namur, vint bénir le nouveau jubé.

Il y eut des autels voués à saint Nicolas, à sainte Catherine, à sainte Anne. En 1719, une abbaye offrit à l'église d'Ohain des reliques de Ste Wivine, un autel lui fut consacré.

Une grande cloche portait le millésime 1471. Quant à l'église de fer, avec sa tour de 54 mètres, elle était bâtie sur une crypte, qui s'y trouve encore de nos jours, et destinée aux de Meeûs. Les premiers corps qui y furent inhumés arrivaient de Glabais. La construction en débuta en 1855.

### Quelques brèves notes historiques.

En 1154, Ohain s'appelait OLHEM. En 1374, il comptait 188 ménages. En 1585, 13 ménages habitaient aux Baraques, Ransbèche comptait 112 habitants et Ransbèche même en comptait 402. En 1666, il y eut à Ohain 450 communiant.

En 1227, RANSBECCA se situe à 2.200 mètres de l'église actuelle : c'était une barrière pour l'octroi. C'est là sans doute qu'il faut chercher l'origine de ce lieu.

Nous avons encore pu apprendre que le château de Ransbèche — le « Château Karius » comme disent les anciens, en souvenir de la famille Wolfkarius — eut comme propriétaires William Salé (1499), Pierre Dussart, « bayly » de Wavre (1680), R. Wauthier Vander Nood, baron de Carloo, une Dame de Ligne (1842), puis le comte de Dumas.

A l'actuel terrain de golf, on a retrouvé des restes de l'époque néo-lithique. Il s'agit de la « clairière » — appelée aussi « champ des cailloux » — où l'on a trouvé des silex taillés datant de la préhistoire. L'endroit reçut le nom de « longue tombe ».

Au bout du Mont Lassy — un des premiers lieux habités avant le défrichage de la forêt — on trouve, au premier étage de la ferme « d'entre-les-haies », un encadrement de porte avec le millésime 1735, et un cœur, souvenir du mariage d'un des propriétaires. Dans une cheminée, une taque armoriée portant un chevron et trois étoiles. Les de Quesnoy furent autrefois propriétaires de cette ferme.

Enfin une curiosité digne d'intérêt. Les archives de Bruxelles signalent, en 1560, un certain Johan Minuit comme fermier d'Ohain. L'époque est troublée, et Ohain, séparé de Bruxelles par la forêt, est devenu un endroit idéal pour le maquis. Or un livre pétillant, publié à New-York par Pierre Goffin, nous replace dans l'atmosphère troublée de l'époque. Cet ouvrage raconte comment le fermier Minuit dut partir pour l'exil, comme tant de ses concitoyens, afin d'éviter les vexations persistantes des Espagnols. Il se rend d'abord à Wesel (Allemagne), puis aux Pays-Bas. Il s'engage alors dans l'équipage qui, le premier, débarqua à Manhattan. Johan Minuit devint le premier gouverneur du fort à l'endroit qui, dans la suite, devait devenir New York ! Actuellement encore, un quartier de Manhattan s'appelle GOWANUS — déformation d'Ohain — et on y a élevé un monument aux Wallons arrivés à l'époque...

Chr. HEEMELEERS,  
curé à Ransbèche.



Ohain. — Le moulin d'Argenteuil qui date de 1795, dernier moulin en bois subsistant en Brabant wallon, menaçait ruine et ne possédait plus qu'une aile d'aileurs gauchie.

Le propriétaire actuel l'a fait déplacer et transporter rue du Coq à Ransbèche où il a été muni d'ailes nouvelles.

La vie, en bref, de ce moulin est rappelée dans le petit volume intitulé « Les Moulins du Brabant », qui a été édité par le Service de Recherches Historiques et Folkloriques de la province de Brabant, avec la collaboration de la Fédération Touristique du Brabant.

Cette étude, forte de 328 pages, richement illustrée, s'adresse à tous ceux qui s'intéressent à notre patrimoine culturel et historique, aux chercheurs et enfin aux touristes.

Elle peut être acquise à notre Bureau d'Accueil, 2, rue Saint-Jean, à Bruxelles, au prix de 50 francs (membres : 40 francs). C.C.P. 3857.76.

En touristes avisés, vous devez posséder nos

« 31 ITINÉRAIRES EN BRABANT »

Bureau d'Accueil : 2, rue Saint-Jean, Bruxelles. — C.C.P. : 3857.76. — Prix : 25 F (Membres : 20 F).

# HAINAUT

## Terre tenue de Dieu et du soleil

**L**E Hainaut est la première province industrielle du Royaume et aussi une des plus riches en souvenirs historiques et en beautés naturelles ou artistiques. Des noms célèbres la parsèment : Fontenoy, « Tirez les premiers, Messieurs les Anglais », Jemappes, Fleurus, Steenkerque, Charleroi, Mons... D'illustres familles y virent le jour en de somptueux châteaux dont plusieurs sont remarquablement conservés. On songe à Belœil et à ses splendides jardins français, au Rœulx, à ses collections remarquables, à son parc de quarante-sept hectares et à ses pièces d'eau, à Attre et à son rocher artifi-

*CHIMAY. — Un des salons du château des Princes de Caraman-Chimay, où évolua, au début du XIX<sup>e</sup> siècle, Madame Tallien, Notre-Dame de Thermidor, devenue Princesse de Chimay.*

(Photo Daniel - Jemappes.)



ciel, à Ecaussinnes-Lalaing avec son castel du XV<sup>e</sup> siècle en haut d'un escarpement rocheux, à Ecaussinnes-d'Enghien et à son manoir doucement mystérieux, à Mariemont dont Marie de Hongrie fit une de ses résidences favorites et qui héberge maintenant un des plus riches musées du pays, à Havré près de Mons dont le bulbe gris se dresse au-dessus des marais environnants, à toutes ces demeures seigneuriales dont l'énumération est un hymne à la gloire du Hainaut.

De l'échauguette d'Antoing qui domine le pays blanc scaldéen et des « chocq clotiers » de Tournai, centre religieux et reliquaire d'art, au clocher bulbeux des Princes de Caraman-Chimay qu'habite encore le souvenir de Madame Tallien, que de richesses éparses dans l'écrin vert des forêts et des campagnes, au creux des fraîches combes ou entre les terrils sombres des charbonnages. C'est Bonsecours, haut perché à la frontière franco-belge, lieu de pèlerinage célèbre qui dresse vers le ciel la lanterne sculptée de sa basilique. C'est Blaton et son église romane. Ath avec sa tour Burbant du XI<sup>e</sup> siècle et son Hôtel de Ville Renaissance, Lessines et son hôpital-musée de Notre-Dame à la Rose, Chièvres et sa Tour de Gavre.

Voilà encore deux villes sœurs : Mons, chef-lieu de la province, avec sa collégiale gothique, son beffroi de style baroque et son Hôtel de Ville du XV<sup>e</sup> siècle et Soignies dont l'église remarquable est un des plus anciens monuments romans du pays. La première fut fondée par sainte Wau-



*LESSINES. — Vue d'une des salles du petit musée que contient l'hôpital Notre-Dame à la Rose, fondé en 1242 et reconstruit au XVII<sup>e</sup> siècle.*

(Photo Daniel - Jemappes.)

dru et la seconde par son époux saint Vincent. Puis Binche qu'entoure encore une ceinture de remparts du XII<sup>e</sup> siècle vient à notre rencontre. C'est là que le Mardi-Gras, les Gilles légendaires, multicolores et empanachés de hautes plumes lancent, comme un défi aux étoiles, leurs oranges d'or. Au-delà, on découvre Charleroi et sa puissante agglomération industrielle encerclée par la ceinture de feu de ses hauts fourneaux. A peu de distance pourtant nous attend la merveilleuse Entre-Sambre-et-Meuse où les beautés naturelles se mêlent aux splendeurs érigées par les hommes. Thuin, sur la Sambre, qui mérite bien son titre de perle du Hainaut, Lobbes et sa vieille église romane, Montignies-Saint-Christophe où l'on trouve le « Pont romain », dernier vestige de la chaussée qu'autrefois empruntaient les légions pour se rendre de Bavai à Trèves sont là à portée de notre main. Au-delà, c'est la botte verdoyante de la province dont Beaumont au sinistre dicton : « Arrivé à midi, pendu à une heure »,

tient la clef. Le touriste y découvre, outre de délicieux macarons, cette tour Salamandre qui est tout ce qui reste du château bâti au XI<sup>e</sup> siècle par Richilde, comtesse de Hainaut. Plus loin, la forêt de Rance étend ses frondaisons mystérieuses qui viennent mourir aux portes de Chimay, ville pittoresque et de grand renom, qu'à la Pentecôte emplissent les pétarades des voitures des concurrents de son Grand Prix pour automobiles. Jouxant la cité, le lac de Virelles, un des plus vastes du pays, donne asile aux voiles frissonnantes des petits canots de ceux à qui les joies du yachting de mer sont interdites...

Tel est le Hainaut, terre de contrastes par excellence, que nos lecteurs visiteront avec profit.

Sur simple demande de leur part, d'ailleurs, la Fédération du tourisme du Hainaut (31, rue des Clercs, à Mons) se fera un plaisir de leur adresser une documentation complète sur le Hainaut.

*SOIGNIES. — La collégiale romane, dont la construction aurait débuté en 962, est un des plus anciens monuments de style roman-rhénan de Belgique.*

(Photo Daniel - Jemappes.)



# A la découverte d'une contrée... brabançonne!

**V**OUS plairait-il, amis lecteurs, de faire de concert une petite excursion entre Asse en Brabant et Opwijk? Rassurez-vous, nous la ferons en pensée car elle comporte quelques kilomètres de marche, en un terrain assez vallonné, ce qui serait peu réalisable pour beaucoup d'entre nous, gâtés par l'ère de l'auto...

Comme point de départ, choisissons Asse en Brabant, situé sur l'emplacement d'une antique station romaine dont l'existence est confirmée par les nombreuses trouvailles faites au cours de fouilles.

C'est un des points culminants de la province de Brabant.

Lorsque les voyageurs qui reviennent du littoral se donnent la peine, quelques minutes après avoir quitté Gand, de se pencher à gauche de la voie ferrée, ils aperçoivent, sans difficulté, juché sur une des plus hautes collines bordant l'horizon, le clocher pointu et élancé de l'église d'Asse. Une légende, bien antique, ne prétend-elle pas qu'à une certaine époque, ce clocher servait de phare aux marins de la mer du Nord!

A notre humble avis, ce fait n'a pu se réaliser qu'à l'époque où la mer pénétrait plus profondément dans les terres. Mais, alors, existait-il déjà un clocher élevé à Asse? Ne détruisons pas, par un scepticisme outrancier, une légende particulièrement poétique.

A la sortie d'Asse, se débranche la route de

Termonde, au lieudit « Wijndruif ». Il y a quelque cinquante années, cette route constituait une sorte de « drève » arborée de beaux ormes qui l'ombrageaient durant les chaudes journées d'été, mais que la maladie et la guerre ont décimés. Epousant les dénivellations du sol, elle s'étendait, sereine et majestueuse, à travers cette plantureuse campagne brabançonne.

Il me souvient que le dimanche, en bon nombre d'endroits, notamment à Mazenzele et Opwijk, les paisibles villageois installaient des tables au milieu de la chaussée pour y faire d'interminables parties de « smosejas ». Hélas, les exigences de la circulation routière, l'accroissement du trafic nécessitèrent l'élargissement de la bande de roulement et notre antique chaussée fit place à un tapis de béton sans âme ni végétation.

A la sortie de Asse, près du hameau de Krokegem, s'étendait autrefois un bois de dimensions respectables, appelé « Kravaalbos » qui devait se conjuguer avec les frondaisons de l'antique abbaye d'Affligem, célèbre dans l'histoire de nos contrées.

Ce bois comportait de jolis sites et aussi quelques endroits marécageux. C'est là qu'un de

*Un curieux panorama  
d'Asse en Brabant.  
Vue prise du village  
de Terheiden.  
Dans le fond, le clocher  
pointu de l'église.*



*La petite église du petit village de Mazenzele.*

mes anciens professeurs, originaire du pays, fut témoin de la crédulité paysanne telle qu'elle existait encore au début du 20<sup>e</sup> siècle. C'était au crépuscule d'une belle journée d'été. Il se promenait dans ce bois, accompagné d'un habitant de la région, lorsqu'il vit ce brave homme, pris soudain d'un grand effroi, fourrer ses mains dans ses poches et tendre le menton dans une direction déterminée.

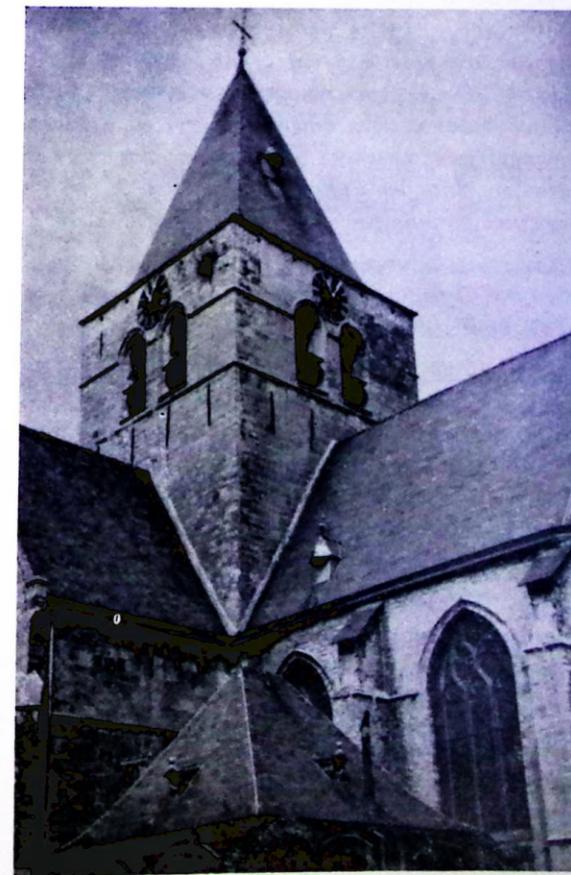
Mon professeur, portant le regard vers l'endroit indiqué vit apparaître un joli feu follet, qui semblait danser sur un parquet élastique et qui reculait lorsqu'on faisait mine de vouloir le prendre. Riant de l'émoi de son compagnon, mon ancien maître voulut lui expliquer les causes naturelles de ce phénomène. Rien n'y fit, il fallut sortir du bois au plus vite et s'éloigner à grands pas de ce lieu infernal. Pour ce bonhomme, ce feu follet était l'âme d'un damné, privée du repos éternel. Dé-

fense formelle de le montrer du doigt sous peine de s'attirer des ennuis atroces! Ce qui explique la raison pour laquelle, il avait aussitôt plongé les mains dans ses poches.

A gauche de la route, à l'endroit où se trouvait l'orée de ce bois, existe encore à l'heure présente, une petite chapelle votive, érigée à la mémoire d'un habitant de Asse qui fut tué, par erreur, au cours d'une battue organisée de concert avec la gendarmerie en vue d'arrêter un individu coupable de divers méfaits.

Poursuivant notre randonnée, nous atteignons bientôt le sommet d'une côte pour découvrir, blotti dans le bas, le petit village de Mazenzele jadis connu pour son pèlerinage guérissant, disait-on, les petits enfants atteints de la croûte de lait. Ce

*Un curieux aspect de l'église Saint-Paul à Opwijk. Ce monument existait déjà avant 1108 et a été agrandi en 1772. L'église possède trois tableaux de G. de Crayer dont l'un « Saint Nicolas acceptant un hommage fait par reconnaissance » est considéré comme un des meilleurs du maître flamand.*





Bas-relief de l'impressionnante chaire de vérité de l'église d'Opwijck, qui représente la Conversion de saint Paul.

modeste bourg eût vers 1885 sa triste célébrité par le meurtre de toute une famille, à l'exception d'un nouveau-né, perpétré par le père atteint de délirium tremens. Cette monstruosité provoqua la publication de plusieurs complaintes en vers, éditées à l'instar des images d'Epinal et qui étaient lues, commentées et chantées au cours des kermesses se déroulant dans les environs. Ces complaintes sont devenues rarissimes.

La route bifurque et bientôt apparaît le gros village d'Opwijck dont l'histoire a été décrite par M. J. Lindemans.

On y lit notamment que, durant la période d'octobre 1667 à décembre 1669, une sévère épidémie de peste décima presque toute la population. Sur un total d'environ 1.700 âmes, 752 personnes trépassèrent. La terreur régnait parmi les naturels qui ont dû vraisemblablement vivre l'ambiance décrite par Camus dans son livre « La peste ».

Des familles entières disparurent. Les innombrables glas que durent sonner les cloches firent que l'une d'elles se brisa et on fut dans l'obligation de refondre plusieurs cloches vers 1680.

L'une d'elles, refondue, porte l'inscription suivante :

S PAULE, ORA PRO NOBIS, GUILLELMUS DE HAEGELEIR, PASTOR, GILLIS

GOOSSENS, MEYER, PEETER S. RENS, BORGMEESTER, J. VAN DEN B. ECKE, PEETER VAN DAMME, ADRIAEN VER-SPECHT, LIEVEN DEHAUWER, PIETER DEREUS EN J. VANDENBREDE, SCHE-PENE DER PROCHIE VAN OPWIJCK, JAN BAPT VAN HOORENBEKE, GRIFFIER, JAN VERSPECHT, HOOFSCHEPEN, JOES HEY-VAERT EN HENDRIK VERHASSELT, KERCKMEESTERS ANNO 1680.

Ce bourg s'est également rendu célèbre par les remous d'ordre juridique et extra-juridique que provoqua la « non dévolution » aux héritiers « légaux » de la succession de feu Mlle 't Kint.

Cette personne décéda le 13 janvier 1793, âgée de 96 ans 5 mois et 4 jours laissant des biens qui pouvaient être estimés à l'époque à près de 100.000 gulden.

Y eut-il des héritiers frustrés ? Quoi qu'il en soit, des actions furent entamées en vue de remettre aux ayants-droit la part qui, selon eux,

L'ancienne cure d'Opwijck devenue une ferme.  
(Photos : de Sutter.)



devait leur revenir. Des comités furent constitués et l'un d'eux se réunissait avant 1914 mensuellement à Bruxelles à l'auberge de la Porte Rouge, située près de l'église Ste-Catherine. Le droit d'entrée s'élevait à l'époque à 5 frs or ! L'action de ces comités n'est pas éteinte et elle s'exerce encore à l'heure actuelle dans plusieurs provinces belges.

Dans une brochure très circonstanciée, M. J. Lindemans conclut sagement comme il suit :

« De ces 100.000 gulden qui ne constituaient d'ailleurs pas une fortune extraordinaire, la plus grosse moitié (branche paternelle) a été entièrement liquidée. Selon la tradition, la plus grande moitié du restant (branche maternelle) serait également dévolue. Ce qu'il en reste, ne peut comporter qu'un montant relativement modeste. Pour le surplus, après quatre à cinq générations, le nombre de descendants s'est accru de telle sorte que la répartition de ce reste, donnerait lieu à des parts infimes.

» Et la conclusion : het sop is de koolen niet waard — le jeu n'en vaut pas la chandelle ! »

Mais, amis lecteurs, ne perdons pas de vue la délicieuse légende issue de cette sordide question d'intérêts, qui se racontait naguère encore, le soir, lorsque réunis autour du poêle de Louvain, dans une demi-obscurité, les anciens rappelaient les souvenirs d'antan. La voici dans toute son ingénuité.

La nuit, lorsque le temps est beau et que la lune dispense sa lumière argentée sur toute la région, l'on voit apparaître près de la chapelle 't Kint, qui existe toujours, un beau carrosse tiré par deux chevaux fringants, noirs, et dans lequel a pris place la vénérable demoiselle 't Kint. Ce carrosse fait le tour de toutes les terres ayant appartenu à la défunte puis, disparaît dans le néant. La légende ajoute que ces randonnées se poursuivront aussi longtemps que les biens 't Kint n'auront pas trouvé leurs légitimes propriétaires.

Et nous voici, au terme de notre randonnée en Brabant.

Si un jour, ou plutôt un soir, vos pas ou votre auto vous conduisent dans cette contrée, ne manquez pas de vous y arrêter. Les panoramas que vous y découvrirez valent la peine de s'y attarder et peut-être, vous souvenant des quelques faits qui précèdent, aurez-vous l'occasion de rencontrer un



LE MOULIN D'OPWIJCK.

Il se trouve au cœur de la localité, en bordure de la Nieuwstraat, à 1 km au sud-ouest de la station du chemin de fer. Ce moulin fut dépouillé de ses ailes vers 1920.

La tour, en maçonnerie, amputée de son étage supérieur, est encore utilisée pour la mouture et sert à triturer les aliments pour le bétail.

feu follet sautillant, l'âme en peine du meurtrier de Mazenzele, ou encore le carrosse de l'auguste demoiselle 't Kint, alors qu'à l'horizon le clocher pointu de Asse vous indiquera la direction de Bruxelles.

J. VERSPECHT.

## Juin est propice aux vacances

Devant les résultats positifs acquis par la campagne qu'il a entreprise en 1960, avec les organismes touristiques du pays, le Commissariat Général au Tourisme de Belgique a décidé de poursuivre son action auprès du public, afin de l'informer des multiples avantages que présentent des vacances prises au mois de juin.

La plupart des gens considèrent, en effet, que les mois de juillet et d'août sont les plus propices aux vacances. Or, un examen comparatif des facteurs touristiques des mois de juin, juillet et août, montre à suffisance combien cette idée est préconçue.

1. — En juin, le temps est plus sûr.
2. — En juin, il y a plus d'espace.
3. — En juin, cela coûte moins cher.
4. — En juin, les distractions sont aussi nombreuses.



## La 36<sup>e</sup> Foire Internationale de Bruxelles a rendu hommage au commerce

LES résultats de cette extraordinaire manifestation économique qui réunissait 4.537 exposants appartenant à trente-deux pays ont été tout à fait satisfaisants, selon les indications recueillies concernant le volume des affaires traitées dans les 28 groupes industriels qui exposaient leurs produits.

Mais si le commerce international constitue un signe de liberté tout autant que de prospérité, s'il resserre le contact entre les hommes et cultive ainsi

un élément de paix, s'il convient, enfin, de lui rendre un chaleureux hommage, on ne peut cependant dénier au tourisme un prodigieux pouvoir de pénétration, un effort sincère de rapprochement entre les peuples. La présence, au sein de cette gigantesque confrontation, de notre pavillon touristique avec ses promesses d'évasions, sa débauche de fleurs éclatantes et de fruits savoureux, s'imposait, complétant, harmonieusement, les efforts tentés en vue d'une vivifiante humanité.



## VISAGES de nos MÉTIERS d'ART en BRABANT

CETTE approche des artistes qui participent à nos expositions « Métiers d'Art en Brabant » ne serait pas complète sans une présentation de ceux qui pratiquent l'art du vitrail et dont vous voyez régulièrement les réalisations de très haute qualité chez nous. Ils sont trois : Jacques Colpaert, René Mels et Maurice Nevens.

### L'ART DU VITRAIL

DE LA TRADITION RÉNOVÉE, AUX MATÉRIAUX NEUFS...  
EN PASSANT PAR LE BÉTON

*Le vitrail n'a jamais été que secondairement une imagerie. Au XIII<sup>e</sup> siècle, et même encore au XVI<sup>e</sup>, il est d'abord un poème de verre coloré chargé de donner à l'église son climat de mystère et de gloire. Désormais il ne sera plus que cela. On imposera de moins en moins au peintre un programme figuratif qui trop souvent contrarie la valeur plastique de ses compositions, mais qui surtout s'avère inutile et même souvent peu souhaitable, dans des églises où l'on veut que l'assistance concentre toute son attention sur l'autel. Quelques peintres demeurent encore fidèles aux programmes figuratifs. Mais la plupart, qui sont d'ailleurs des peintres abstraits, ne cherchent autre chose que des rythmes et des couleurs propres à composer ce climat religieux, cette lumière idéale que le vitrail est en effet particulièrement propre à donner.*

Joseph PICHARD.

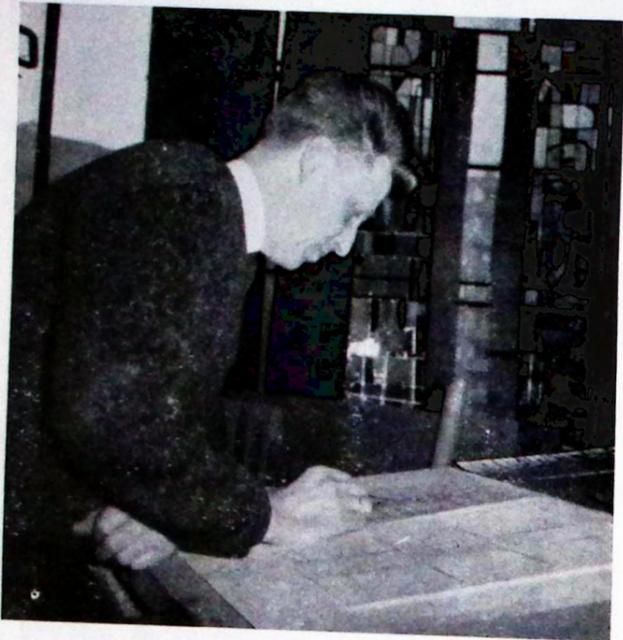


La mise en place des vitraux de Maurice Nevens à la nouvelle église de Moerzeke, près de Termonde. Celui-ci a une hauteur de 17 mètres. On y voit un poisson, une corbeille avec du pain et des épis : c'est la symbolisation de la communion.

Enquête menée par Robert Goffaux. Les photos des artistes sont de l'auteur.

# JACQUES COLPAERT

*abstrait ou figuratif, peu importe, mais contre l'imagerie*



JACQUES COLPAERT nous introduit — les lecteurs de « Brabant » et moi — au cœur des problèmes que pose l'exécution des vitraux. L'atelier qu'il occupe aujourd'hui est celui qu'a fondé son père, Florent Colpaert, en 1920. Trois années plus tard, lui-même naissait. Il a fait des études de peinture décorative à l'Académie des Beaux-Arts de Bruxelles, chez Anto Carte. A la mort de son père, il s'est trouvé seul maître à bord, 33-35 rue Monrose à Schaerbeek, mais avec la détermination de faire œuvre personnelle.

Parcourons tout d'abord son atelier afin de nous familiariser avec l'art du vitrail. On y exécute précisément les quinze « languettes » de cinq mètres de haut qui prendront place sur un côté de la chapelle de la Maison de retraite d'Iseghem. Jacques Colpaert a conçu son projet sur le thème des « Litanies de la Vierge ». Chacune des quinze parties a été reproduite grandeur nature et le créateur a chiffré sur ces cartons, à l'usage de ses ouvriers, l'épaisseur des plombs qui délimiteront personnages et motifs décoratifs.

— J'insiste sur cette armature que je veux en plombs de différentes largeurs, me dit-il, afin de conférer à l'ensemble un caractère graphique. J'ai un penchant pour les très gros plombs, pour ceux de 25 mm de large !

Ce réseau de plomb s'appelle la « résille », tandis que l'opération se nomme le « calibrage » — calibrage du plomb et du verre évidemment. On passe alors à l'exécution proprement dite en découpant les verres par l'intermédiaire d'un papier calque reproduisant les différentes composantes du carton. C'est, si l'on veut, un « patron » comme en utilisent les couturières. Cela fait, on met en place les « grisailles », c'est-à-dire les couleurs à base d'oxyde de cuivre ou de fer. Cette peinture, complément du plomb, opaque comme lui, est alors passée au four. Enfin, on procède à la « mise sous plomb », c'est-à-dire au montage et au masticage.

Au sommet d'une colonne de l'atelier est fixé le car-

ton central, représentant la Vierge. Le vitrail est presque achevé. Ses différentes parties sont disposées entre des rails qui grimpent le long d'une grande verrière donnant sur l'extérieur, c'est-à-dire vers la lumière, élément naturel de l'œuvre. Elles prendront place à Iseghem dans des cadres de fer, les « barlotières ».

— Je suis un adversaire résolu du néo-gothique et du néo-baroque, m'explique Jacques Colpaert. En un mot, de l'imitation de style. C'est une évolution qui s'est accomplie ici de manière rationnelle : ce sont mes réalisations personnelles que j'exécute et elles uniquement.

Jacques Colpaert dit cela avec force. C'est un grand garçon à la chevelure drue — très joyeux de caractère, si j'en crois Mme Colpaert, qui est sa collaboratrice sur le plan administratif.

— Cette évolution s'est-elle marquée par un passage du figuratif à l'abstrait ?

— Je fais un vitrail traditionnel rénové, m'explique-t-il. Peu importe qu'il soit abstrait ou figuratif. Moi, j'envisage le côté décoratif et c'est tout. Pour les édifices religieux, beaucoup d'ecclésiastiques veulent de l'imagerie. Je suis contre et, à mon sens, le vitrail doit avoir beaucoup de relief, d'où l'emploi de plombs épais soulignant et la forme et la couleur. Je veux que le résultat soit un jeu de plomb parsemé de tonalités franches. Mais, attention, j'utilise des verres d'une intensité pas trop forte en raison de notre climat. Nos vitraux doivent être plus sobres que dans les pays du sud.

— Le béton ne peut-il souligner la forme et la couleur, tout autant que le plomb ?

— Avec le béton, on ne peut obtenir la même souplesse de ligne, estime Jacques Colpaert. En fait, on se limite à mettre en page des cailloux de couleur. J'ai fait du vitrail de béton, précise-t-il cependant. Et il faut reconnaître que, par exemple, avec la pierre des Ardennes, il se marie fort bien. Et comme je suis adversaire des lignes régulières...

— Dans cette intégration du vitrail à l'architecture, rencontrez-vous la collaboration des architectes ?

Jacques Colpaert a un sourire désabusé — le premier et peut-être le seul de cet entretien.

— Pas souvent, laisse-t-il tomber. La plupart des architectes ne prévoient pas la décoration — et le vitrail en particulier — dans le budget de la construction. Alors que, à mon avis, c'est un poste qui doit être prévu au même titre que le chauffage ou l'installation sanitaire. Car, enfin, dans une paroi, il faut introduire des vitraux et cela doit être envisagé au départ comme une nécessité et non introduit par après comme un superflu.

— Et lorsqu'il arrive que le principe du vitrail est acquis dans la réalisation d'un édifice, êtes-vous libre ?

— Une fois sur dix, tranche Jacques Colpaert. On juge trop souvent l'artiste non sur ce qu'il aurait pu réaliser s'il avait suivi sa pensée, mais sur ce qu'il a fait, alors que trop d'éléments étrangers viennent fausser l'élaboration de l'œuvre. Le peintre est libre : il conçoit sa toile et l'expose, on l'achète ou on ne l'achète pas, mais elle demeure telle qu'il l'a voulue. Nous...

Il a un geste vague de la main et un ange passe tandis que tombe le rideau.

# RENÉ MELS

*tend au « relief-sculpture » qui attire le toucher*



Le professeur de dessin qu'est René Mels (à l'athénée de Schaerbeek) m'a fait visiter sa maison du 31 de l'avenue Charles Verhaegen à Crainhem avec d'autant plus de fierté qu'elle est l'œuvre d'un de ses anciens élèves, l'architecte Vincent. Spectacle réconfortant que cette fierté chez cet artiste de 54 ans, qui est peintre, graveur, céramiste et maître verrier. C'est pour cette dernière spécialité que je viens le voir, puisque, à « Métiers d'art en Brabant », il expose des vitraux. Cependant, je me rendrai rapidement compte que les quatre volets de son activité artistique s'imbriquent, se tiennent étroitement, vont jusqu'à se confondre parfois et se conjuguent en définitive vers un seul but, qui est chez ce passionné un véritable idéal : tendre à la sculpture, à la pièce architecturale, au relief qui attire irrésistiblement le toucher.

Oui, c'est un passionné, cet homme paisible, fermé, qui se livre morceau par morceau, du moins dans la première demi-heure. Avant même que je lui aie dit quoi que ce soit, il m'appelle à son secours : — Je ne suis pas bavard... Posez-moi des questions...

Son visage aux joues creuses sourit. La voix se déplace à pas feutrés. Il est grand et voûté, et ses cheveux oscillent entre le poivre et le sel. Il est la douceur même. Lui et sa femme respirent la bonté, le sens de l'humain.

— Le vitrail m'intéressait depuis longtemps, m'explique-t-il en réponse à toute une série de questions, lorsque, pour régler un problème de diplôme, j'ai dû suivre un cours complémentaire. Ancien élève de l'Académie de Louvain chez Delaunoy, et de l'Académie de Bruxelles, chez Bastien, j'ai fait deux années de vitrail à La Cambre... il y a de cela sept ou huit ans. J'y suis allé par goût car c'est une matière que j'aime parce qu'elle permet de jongler avec la lumière.

Il ponctue ses phrases de gestes larges — qui trahissent son côté passionné.

— C'est la matière qui est intéressante dans un vitrail, poursuit-il (car, en fait, il est lancé à présent). J'ai fait un stage à Chartres, dans l'atelier de Gabriel Loire, afin d'étudier le travail du vitrail-béton. J'ai alors commencé moi-même à en réaliser... Le béton s'incorpore mieux dans l'architecture actuelle que le vitrail classique. Hélas ! cela les architectes le comprennent très mal ici. Ils ne voient pas que le vitrail doit être intégré au plan lui-même, et non pas venir en supplément, en surcharge ou à la place de ce qui était initialement prévu. Quelques jeunes architectes abordent les choses dans cet esprit, mais ils ne font pas masse. Et puis, il existe un autre danger : ils ne sont pas souvent disposés à accepter les tendances nouvelles.

Il soupire profondément, tire sur sa cigarette, sourit brièvement et constate comme pour lui-même :

— Les artistes n'ont pas toujours l'occasion de s'exprimer comme ils le voudraient... Ce qu'il faudrait, c'est pouvoir « faire » une église. C'est là qu'un artiste verrier peut donner le meilleur de lui-même et atteindre sa plénitude. Car, pour moi, les arts doivent s'intégrer à l'architecture. De plus en plus, on le constate, on y vient...

Il enchaîne directement :

— La céramique — et c'est peut-être un mal de penser ainsi — est destinée à l'architecture. Les plats et les pots sont certes intéressants au point de vue de l'émail et de la forme, mais à mon sens, la céramique est adaptée à la décoration : cheminées, panneaux, pièces à encasturer, dessus de tables, etc.

Il me montre un essai qu'il a tenté récemment : incorporer un christ de céramique dans un vitrail de béton.

— Peut-être pourrait-on en tirer quelque chose, mais de toute façon, la céramique sera toujours mangée par la luminosité du verre environnant.

René Mels a réalisé dernièrement pour une compagnie d'assurances de la rue de la Loi à Bruxelles deux grands vitraux. L'un de 1 m 50 sur 4 m 50, l'autre de 4 m sur 4 m 50. Il a joui de l'entière liberté d'inspiration et a volontairement développé son travail sur le thème de « la renaissance après le sinistre ». Il a créé également des pièces plus petites, de 2 ou 3 mètres carrés, pour des bâtiments privés. Il a tenu, en trente années de carrière, quatre ou cinq expositions, dont la dernière il y a quelques semaines, consacrée à la gravure. Il m'en montre une farde pleine. Ce sont des gravures en relief, qu'il presse lui-même à la main.

— La gravure, c'est le blanc et le noir, m'explique-t-il. Le béton : la lumière et l'opacité. Il existe un rapport entre ces deux modes de vision. La céramique m'influence également dans le vitrail. Comme en gravure, comme en peinture, je recherche en vitrail et en céramique un « relief-sculpture ». Je désire trouver plus que la surface. Et là, précisément, s'ouvre tout le domaine du vitrail de béton. Il y a également quelque chose à tenter, me semble-t-il, avec les blocs de verre brut — ce qu'on appelle les déchets. Il est possible de les travailler en différentes épaisseurs et de créer une sorte de sculpture.

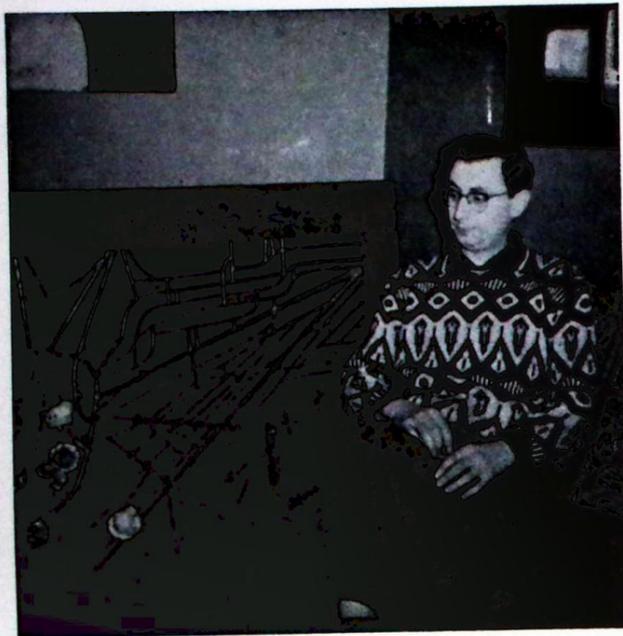
Il ajoute dans un souffle :

— C'est dans ce sens que je me dirige...

La science a ses chercheurs : les hommes de laboratoire. René Mels est un chercheur de l'art.

# MAURICE NEVENS

*qui conçoit ses vitraux sur le plan même de l'architecte*



« **E** NTERREZ-VOUS à quinze mètres sous terre : on viendra toujours vous chercher », estime Maurice Nevens.

Replié sur lui-même comme un chat échaudé, ce peintre verrier de 34 ans a choisi de s'enterrer ainsi. Je suis allé le chercher au 119 de l'avenue Carton de Wiart à Jette, à peu de distance de la Basilique. Il y occupe un rez-de-chaussée bourré de projets. Mais ne croyez pas que ces projets dorment d'un sommeil injuste. Au contraire, Maurice Nevens a derrière lui une production touffue s'étendant sur cinq années seulement et comptant deux cents réalisations. C'est un homme aux possibilités multiples, qui s'est mis en veilleuse volontairement il y a un an.

— Dans les métiers d'art, m'explique-t-il, il faut se renouveler constamment, car on risque de tomber dans les formules. Chaque problème à résoudre doit constituer une étude complètement nouvelle. Les métiers d'art sont en retard sur la peinture car ils ont dû attendre une architecture.

Maurice Nevens est né en Brabant, à Dilbeek. Tandis qu'il suivait les cours d'une école normale, il tombe malade et c'est dans son lit qu'il commence à dessiner. Très doué pour les mathématiques et les sciences, il se spécialise alors dans les métiers d'art et plus spécialement dans l'art monumental sous ses deux aspects, technique et composition. Il a fait de nombreux stages à l'étranger, notamment à Salzbourg, au cours d'été qu'y donne Oskar Koboschka. Maurice Nevens a abordé tous les aspects de son art, il connaît les ressources du métier et en a pratiqué toutes les possibilités, mais il reste, au-dessus de tout, un « compositeur », ainsi qu'il se qualifie lui-même.

— Car il y a une très grande différence entre le fait de s'approprier un endroit indiqué et faire quelque chose de beau qui soit en harmonie avec l'ensemble, dit-il. Il faut penser avec l'architecte et c'est à nous de comprendre l'architecture. Evidemment, pour se maintenir constamment dans la possibilité de

penser dans l'espace, il faut mettre en œuvre une énergie formidable.

Il hoche sa tête noire comme du jais avant de reprendre sa pensée.

— Bien souvent, l'artiste utilise toute la surface qui est mise à sa disposition. Moi, je préfère équilibrer et travailler sur le plan même de l'architecte en imaginant l'atmosphère qui règnera dans l'édifice, ce qui est plus difficile que de faire le vitrail pour le vitrail lui-même et non en fonction d'un ensemble. C'est en tout cas cette méthode que j'ai mise en pratique pour mes trois principales réalisations.

Sur la table basse qui nous sépare, trois albums de photos : Maurice Nevens les ouvre un à un.

Le premier se rapporte à la nouvelle église de Moerzeke, près de Termonde, dont mon hôte a conçu la décoration complète : 250 m<sup>2</sup> de vitrail, des chandeliers en bronze, le tabernacle en argent doré avec émaux cloisonnés en application, une croix en argent relevée de pierres précieuses. Cet édifice religieux, qui comporte deux sanctuaires que Maurice Nevens a équilibrés l'un l'autre et par rapport à l'architecture de l'ensemble, est terminé depuis septembre dernier. La décoration devait illustrer la concrétisation des théories de Pie X par le prêtre Poppe, dont les restes ont été transférés de l'église ancienne à la nouvelle. Les deux énormes vitraux du principal sanctuaire (17 mètres de haut) symbolisent la communion et la rédemption. L'autre sanctuaire, dédié à la Vierge, est décoré de deux vitraux carrés : sur fond de boules de rosaire, une grande croix, avec d'un côté un lys et de l'autre une rose.

Le second album s'ouvre sur l'église Saint-Jean-Baptiste à Menin, pour laquelle Maurice Nevens a créé 250 m<sup>2</sup> de vitraux complètement abstraits. « Pas besoin de thème, constate-t-il au passage, mais seulement d'une atmosphère. »

Enfin, le troisième album est consacré en partie à la chapelle du collège Saint-Grégoire à Merelbeke, où l'artiste a « composé l'atmosphère » au moyen de deux panneaux de verre de 24 x 6 m, et en partie à de nombreuses autres œuvres, religieuses ou profanes, en mosaïque, en sgraffito (une spécialité qu'il a aujourd'hui abandonnée), en verre sablé, en fresque, en bois, en polyester... Voici également des photos du vitrail réalisé pour l'église protestante allemande d'Amsterdam et les projets des vingt-trois vitraux abstraits, avec utilisation de sujets anciens, en cours d'exécution pour l'église Saint-Joseph de Louvain. A l'Expo '58, Maurice Nevens a remporté un prix pour son panneau « L'Homme, la Vie et la Culture dominent l'Univers ».

J'ai écrit le mot « polyester ». Pour mon hôte, c'est le matériau des années futures.

— Il peut avoir beaucoup plus d'affinités avec l'architecture de l'avenir que le vitrail, me dit-il avec conviction. Il réunit la couleur, la transparence et le relief, ce qu'on ne rencontre dans aucun matériau traditionnel. Je ne cherche pas en lui une imitation de vitrail ou de céramique, mais j'ai essayé de découvrir les caractéristiques adéquates à ce matériau. Il reste une question : à quoi peut-on l'employer ? Moi, en tout cas, j'y suis prêt. Et tout le reste est littérature, conclut Maurice Nevens que je sens disponible pour qui voudrait lui permettre de créer en polyester les œuvres qu'il porte en lui.

# SOIRÉES DU TOURISME

18 avril 1963.

## Paris, Versailles, Fontainebleau, Chartres, *Pages d'histoire, d'art et de souvenirs*

par M. René Briade.

rédacteur en chef de la revue  
« Partir » des Amis du Rail.

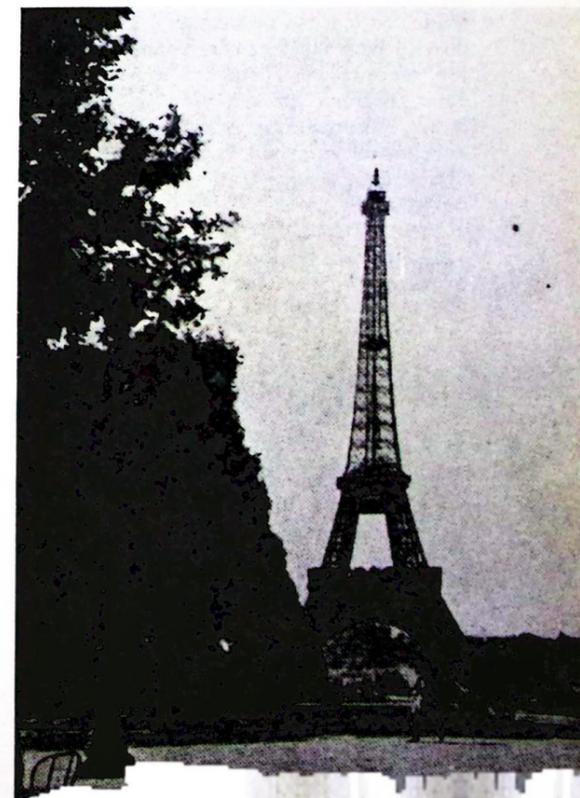
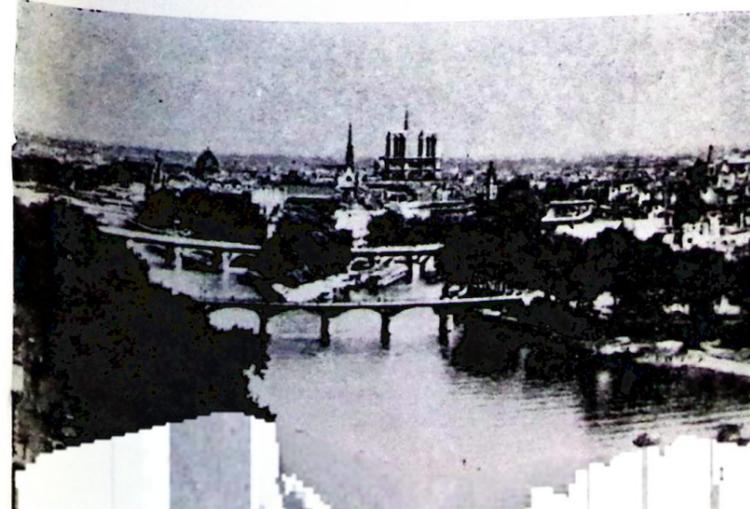
**A**CCOUTUMES, au contact d'une science et d'une technique en constante révolution, qui se joue des impondérables et défie le royaume cosmique dans sa soif d'appivoiser, de domestiquer et d'asservir les forces les plus rétives, les plus rebelles, les plus farouches de la nature, à coudoyer, à frôler, à flirter même avec le bizarre, l'insolite, voire le fantasmagorique, nos contemporains semblent avoir perdu cette propension au merveilleux en même temps que s'amenuise, s'atrophie, s'étiolé, au fil des découvertes, cette faculté de s'étonner qui, de tout temps, fut considérée comme un des dons les plus précieux de l'homme.

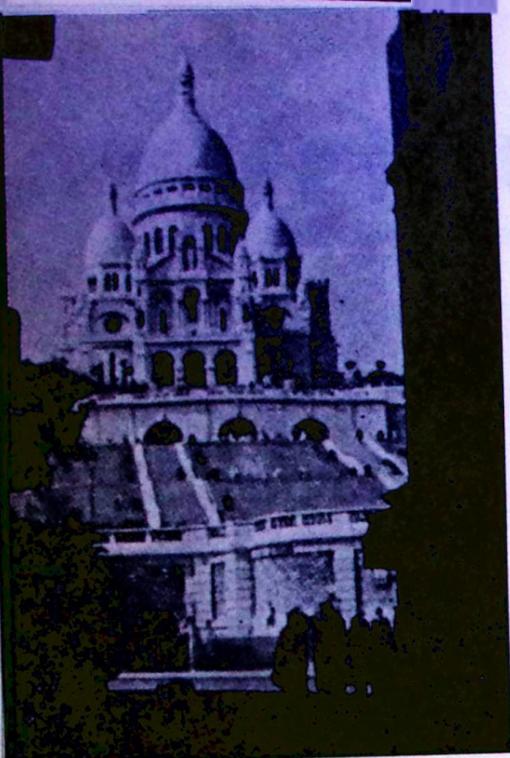
En face de notre monde démythifié au point que la notion même d'enthousiasme, qui il n'y a guère encore soulevait, électrisait, catalysait les énergies, n'éveille plus, aujourd'hui, qu'un écho si ténu, si affaibli, si anémié qu'il semble miraculeux qu'il puisse encore survivre, dans ce tréfonds du cœur humain où une société mécanisée, automatisée l'a impitoyablement et inexorablement refoulé, il peut paraître étonnant, voire stupéfiant qu'un thème aussi banal, aussi rebattu, aussi éculé que cette évocation de Paris à travers son histoire, ses monuments et la vie bourdonnante de son peuple gouailleur qu'avait choisie M. René Briade, le distingué et brillant rédacteur en chef de la revue « Partir », pour clôturer notre quin-

zième cycle de conférences didactiques, ait non seulement drainé vers notre auditorium la foule des grands jours, pulvérisant proprement tous les records d'affluence de l'année, mais ait encore réussi cet exploit, cette prouesse, cette gageure de réveiller, de ranimer, de stimuler au sein de l'assistance ce potentiel émotionnel que l'on croyait à jamais perdu.

*Le Champ-de-Mars que domine la haute silhouette de la Tour Eiffel (300 mètres de hauteur, neuf millions de kilos) construite à l'occasion de l'Exposition Universelle de 1889.*

La Seine à Paris. (Photo Dubure.)





La basilique de Montmartre occupe le point culminant de Paris. (Photo : Fernand Nathan.)

Sortilège de Paris qui, par-delà ses murs gris, ses façades lépreuses ou délavées, ses pignons burinés par les ans, ses toits chargés de suie, par-delà ses relents de bitume et d'asphalte, par-delà son immense termitière humaine où chaque mètre carré de terre comme chaque mètre cube d'air sont l'enjeu des plus folles enchères, se moque éperdument du temps, se joue de l'adversité, défie le destin et s'improvise puissant magicien pour offrir, en toute saison, au voyageur comme au touriste, ce visage irradiant, presque insolent dont la mobilité surprend, séduit, ensorcelle, ce visage aux mille expressions dont même les grimaces ont des reflets de beauté, ce visage dont chaque trait est un poème, chaque ride, un effet de l'art.

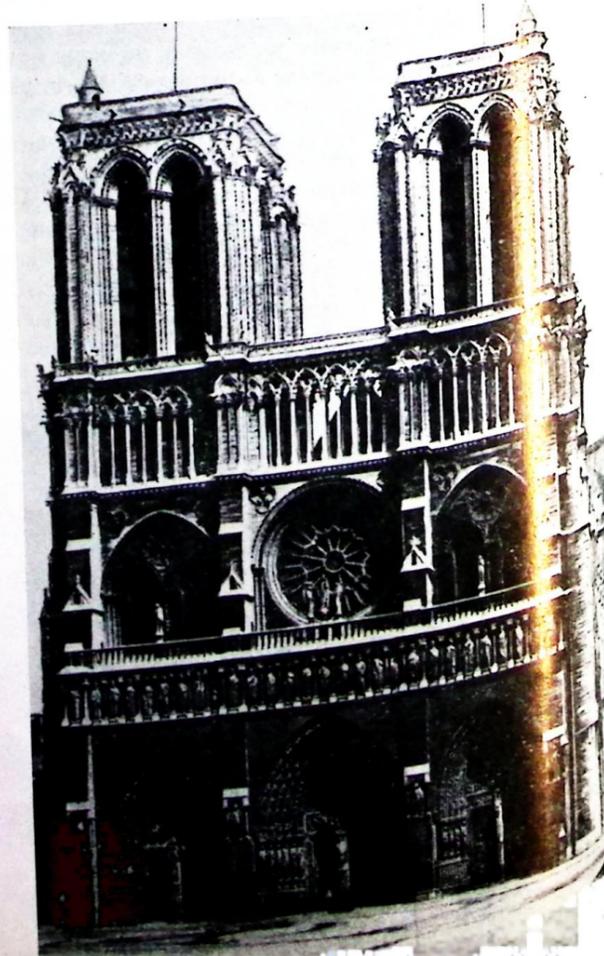
Le Jardin des Tuileries. Le Nôtre l'avait dessiné pour le roi qui habitait les Tuileries, mais il fut bientôt ouvert aux Parisiens. (Photo : Neurdein.)



L'Arc de Triomphe de l'Etoile, vu du ciel.

Sous la griffe de ce génie bienfaisant qui, avec une sûreté incomparable, a modelé Paris, les styles les plus exubérants, les plus disparates s'ordonnent, s'assagissent pour composer d'étonnantes figures

La façade de Notre-Dame de Paris est une des plus belles qui soient au monde, non par l'ornementation — il n'en est pas de plus sobre — mais par l'admirable équilibre de ses lignes. (Photo : Hachette.)



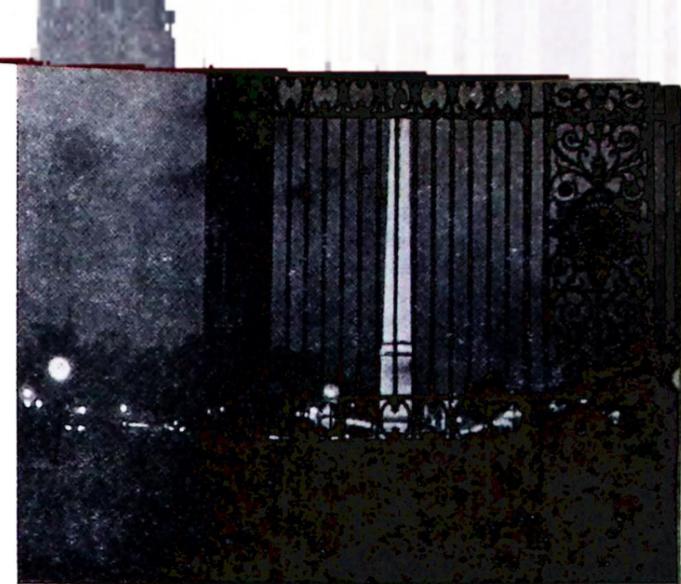
choregraphies où la démesure se dispute à la grâce, l'élégance à la légèreté et dont la cadence étourdissante, imprimée par ces maîtres incontestés de ballet que sont la Tour Eiffel, Notre-Dame, le Louvre, l'Arc de Triomphe de l'Etoile, l'Opéra ou encore le Sacré-Cœur, envahit carrefours et boulevards, court le long des rues interminables, se joue des obstacles, franchit les bras de la Seine, s'insinue dans les bouches de métro, se répercute sous les combles, balaye les jardins publics, viole les conciergeries, grise le Parisien et affole l'étranger.

Plantée ailleurs que sous le ciel enivrant de Paris, la Tour Eiffel aurait-elle atteint à cette renommée mondiale qui lui procure, bon an, mal an, un million et demi de visiteurs avides d'embrasser goulûment un panorama dont l'enchantement restera, à jamais, gravé dans leur mémoire ; aurait-elle, avec son inextricable réseau métallique, fait de douze mille pièces disgracieuses, triomphé de l'opposition farouche et irréductible que lui vouait la plupart des esthètes, aurait-elle résisté à ce déferlement d'injures, à cette bordée d'insultes dont l'accablaient, avec un souverain mépris, les milieux artistiques les plus autorisés pour conquérir de haute lutte cette enviable et éloquente place que nul, de nos jours, ne songe encore à lui contester.

Déraciné de cette butte où chaque accident de terrain semble avoir été travaillé, figolé, perlé pour valoriser sa curieuse silhouette romano-byzantine, dépouillé des attributs que lui confèrent ce dédale de ruelles tortueuses et montueuses, paradis des poulbots, cette place du Tertre que hantent encore les rapins, ce cimetière aux allures ancestrales et ce paradoxal vignoble, échappé, comme par miracle aux convoitises des agences immobilières, le Sacré-Cœur, orgueil et fierté du Parisien serait-il autre chose qu'une pâle et grotesque caricature d'un art qui a atteint sa plénitude sous d'autres climats ?

L'Arc de Triomphe de l'Etoile, ce monument grandiose, élevé à la gloire des armées impériales dont la construction exigea trente années de labeurs... et de palabres et qui coûta la somme astronomique pour l'époque de neuf millions six cent mille francs, serait-il autre chose qu'une masse inélégante sans ce cadre prestigieux qui l'environne, sans ces chants de bravoure qui résonnent encore sous ses arches et, extirpé de cette perspective superbe que constituent les Champs-Élysées et que prolonge admirablement le célèbre Jardin des Tuileries, l'Obélisque de Louqsor qui couronne la superbe place de la Concorde, en dépit de sa taille et de son poids respectables (23 m. de haut et 230 tonnes environ de syénite rose), en dépit des pittoresques hiéroglyphes qui tapissent ses quatre faces ne passerait-il pas pour le prototype de ces transplantations sacrilèges qui versent communément dans l'exotisme de pacotille ?

L'Opéra, encore, le plus grand théâtre du monde avec ses onze mille mètres carrés de superficie, où



La nuit, la lumière des projecteurs donne à la place de la Concorde un aspect féérique. Sur le ciel sombre se détache la fine silhouette de l'Obélisque de Louqsor — don de Méhémet-Ali, sultan d'Egypte, à Louis-Philippe — qui fut dressé ici en 1836.

(Photo : F. Nathan.)

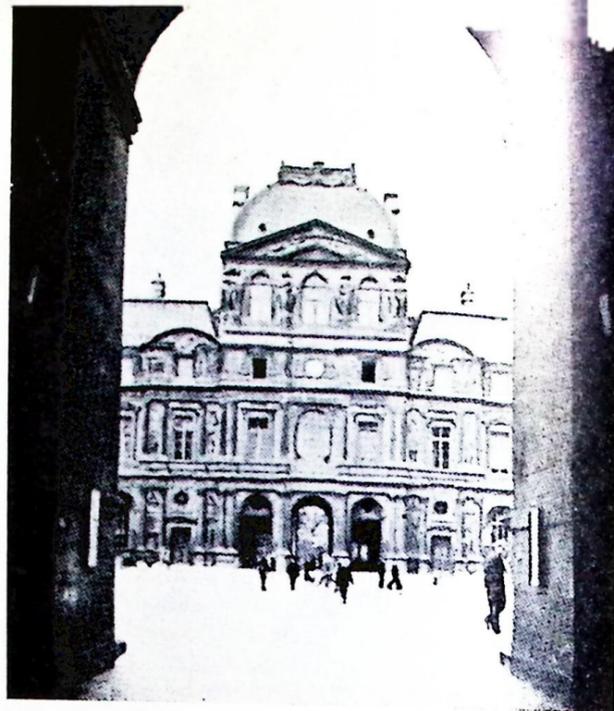
le faste s'étale sans retenue, n'évoquerait-il pas, volontiers, quelque monstrueux phénomène, issu du cerveau hypertrophié d'un artiste tiraillé, hanté, obsédé par les phantasmes d'une mégalomanie exacerbée, s'il n'avait été conçu à l'échelle grandiose de Paris ? Et le Louvre, cet extraordinaire palais aux proportions inquiétantes serait-il parvenu à se libérer des travers inhérents au gigantisme s'il n'avait été en mesure d'exciper de son passé indéfectiblement soudé au destin de la ville ainsi que des droits imprescriptibles que lui confère l'éventail éblouissant de ses trésors artistiques sur lesquels veillent, impavides, l'illustre Joconde de Léonard de Vinci et la non moins fameuse Vénus de Milo ? Même Notre-Dame la superbe, aurait-elle mérité cette renommée de perfection si elle n'avait été, dès l'origine, cette fécondante paroisse de l'histoire de France ?

Façade de l'Opéra à Paris. Monument typique de l'époque terminée après la chute de l'Empire.



Mais cet ascendant prodigieux de Paris, loin de se confiner dans les limites étroites de la ville, déborde largement les vieilles portes de la capitale pour dispenser ses inestimables bienfaits jusqu'aux confins de l'Île de France et métamorphoser ce pays où rien ne frappe en tant que rien ne heurte, où tout est aisance et sourire comme le qualifia joliment un chroniqueur en veine d'inspiration, en une fabuleuse pépinière d'art et en une précieuse réserve de culture sur lesquelles le poids des ans n'a pas de prise. Fontainebleau, son château où triompe l'art de la Renaissance et sa forêt où les majestueux massifs de chênes mêlent impétueusement leurs accords aux séduisants champs de bruyère comme aux amas chaotiques de rochers, Versailles et son château, cet archétype de l'Art classique français où chaque salon illustre une page fulgurante de l'histoire de France ou enfin Chartres et sa cathédrale, cet acropole de la France où les chefs-d'œuvre de la statuaire et de l'architecture se bousculent sans se meurtrir, seraient-ils vraiment devenus ces brûlots incandescents d'humanisme si Paris, berceau du beau pays de France, ne les avait transfigurés au contact irrésistible de sa sublime beauté.

Yves BOYEN.



La cour carrée du Louvre correspond à la cour de la vieille forteresse, défense extérieure de Paris. Ce fut Charles V qui commença à transformer ce château fort en résidence royale. Louis XIV fut le dernier monarque qui l'habita.

## Le Brabant au Luxembourg

NOTRE numéro de mai a conduit nos lecteurs au Luxembourg et cela, comme l'a écrit Maurice-Alfred Duwaerts, dans un but de « politique d'interprovincialisme ».

Il existait d'ailleurs d'excellentes raisons de notre présence dans la province du Luxembourg.

En effet, sous les auspices de l'Office provincial des artisanats et industries d'Art du Brabant se tiendra du samedi 15 au dimanche 30 juin inclus, une merveilleuse exposition « Métiers d'Art en Brabant » à l'hôtel communal de Nassogne et au Fourneau Saint-Michel, vrai musée artisanal de la métallurgie, en voie de restauration, situé à l'orée de la Forêt du Roi Albert, sur territoire de la ville de Saint-Hubert.

L'inauguration officielle de cette exposition est fixée à 16 heures au Fourneau Saint-Michel et à 17 h. 15 à l'hôtel communal de Nassogne.

En outre, les 22 et 23 juin, le Service des Recherches Historiques et Folkloriques participera à Marche-en-Famenne au Festival du folklore belge par l'envoi de deux groupes, l'un composé de danseurs folkloriques de la Société

de l'Ommegang de Bruxelles et placé sous la direction de M. Léon van Acker, commissaire général, l'autre de danseurs de « Tist en Triene » présidé par M. J. Fellemans, qui se produiront le dimanche 23 juin dans l'après-midi au cours d'un rassemblement inédit de groupes qui défendent, avec une volonté et un respect dignes d'éloges, nos plus pures traditions populaires.

Marche-en-Famenne, qui a pris conscience de l'importance grandissante du folklore dans la vie culturelle et touristique, s'est découvert une nouvelle raison d'être : « devenir un des bastions du folklore » et a mis sur pied un programme de choix réunissant les groupes folkloriques les plus représentatifs de chacune de nos provinces.

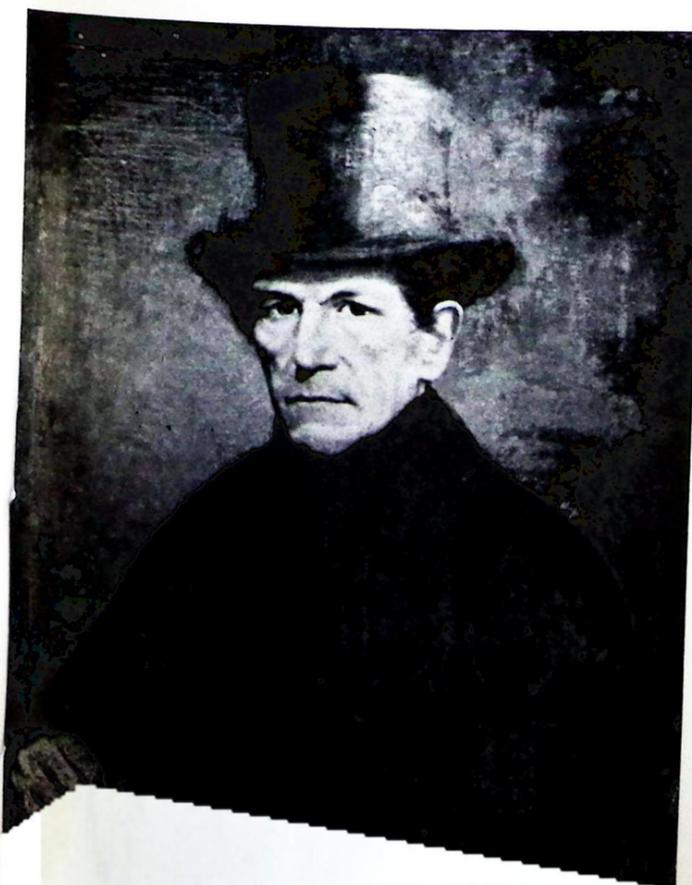
Nombreux seront — c'est notre souhait ardent — les lecteurs de notre Revue, qui répondront à nos appels, établiront des contacts fructueux avec nos amis luxembourgeois, effectueront en touristes avertis le déplacement à Nassogne et à Marche, fières toutes deux d'appartenir à la « montueuse et poétique Ardenne » si chère à nos poètes.

## Dans le cadre de propagande des Musées

Inventaire des tableaux de peintres belges des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles exposés à l'Hôtel de Ville de Tirlemont

1. Louis GALLAIT (1810-1887).  
*Peintre d'histoire et de portraits. Ecole romantique. Encore classique d'un cérémonial glacé. Elève de Delaroche. Travaille avec Scheffer.*  
**Portrait de Miss Mène.**  
Hauteur 1,46 x Largeur 1,06.  
Toile signée 1845.  
Achetée par la Commune 1898.
2. Florent WILLEMS (1823-1905).  
*Peintre de genre et de figures. Conventionnel. Sans âme. Inspiré des petits maîtres hollandais.*  
**Les Trois Ages.**  
H. 0,77 x L. 0,62.  
Panneau signé.  
Ach. 1902.
3. Henri-Jacques BOURCE (1826-1899).  
*Peintre de genre et de marines. Elève de Wappers, Dijckmans et Scheffer.*  
**L'Attente.**  
H. 0,39 x L. 0,35.  
Panneau signé.  
Ach. 1901.  
Collection Huybrechts, Anvers.
4. Jean-Pierre-François de LAMORINIÈRE (1828-1911).  
*Paysagiste. Aquarelliste. Elève de Noterman et de Jacobs. Descriptif.*  
**Ferme en Flandre.**  
H. 0,51 x L. 0,75.  
Toile signée.  
Ach. 1901.  
Collection Huybrechts, Anvers.
5. Florent CRABEELS (1829-1896).  
*Ecole de Kalmthout et de Termonde. Peintre de genre, d'animaux et de paysages. Un des promoteurs du réalisme anversois.*  
**La Saison du Regain.**  
H. 1,48 x L. 2,08.  
Toile signée.  
Prêtée par l'Etat.
6. Euphrosine BEERNAERT (1831-1901).  
*Paysagiste.*  
**Chaumière en Campine.**  
H. 0,63 x L. 0,98.  
Toile signée 1872.  
Don de son frère, le ministre d'Etat Auguste Beernaert à la Commune, 1901.
7. Jan STOBBAERTS (1838-1914).  
*Peintre d'animaux et de paysages. Tableau de sa première manière apparentée à celle de Jos. Stevens. Ecole anversoise, avec Henri Leys et Henri de Braekeleer.*  
**Intérieur d'étable.**  
H. 0,48 x L. 0,74.  
Toile signée.  
Ach. 1901.  
Collection Huybrechts, Anvers.

Léopold I<sup>er</sup> (auteur inconnu).





Intérieur d'étable, par Jan Stobbaerts.

8. Alfred VERWEE (1838-1895).  
Peintre d'animaux et de paysages. Elève de son père, de Deweydt et de Verboeckhoven. A beaucoup peint en Flandre Occidentale.  
**La Saulaie.**  
H. 2,40 x L. 2,80.  
Toile signée.  
Ach. 1896.  
A été exposée au Casino de Knokke lors de la Rétrospective Verwée, 1938.
9. Alfred VERWEE (1838-1895).  
*Idem.*  
**Cheval (étude).**  
H. 0,33 x L. 0,37.  
Toile non signée.  
Commune.
10. Alphonse ASSELBERGHS (1839-1916).  
Paysagiste. Ecole de Tervuren. Ami de Boulangier et des élèves de Rousseau à Barbizon.  
**Clairière.**  
H. 0,74 x L. 1,00.  
Toile signée 1907.  
Commune.
11. Alfred MICHIELS (1840-1909).  
Peintre amateur tirlémontois. Fut l'ami de Fr. Courtens. A fait beaucoup de copies.  
**Sous-bois.**  
H. 0,78 x L. 0,63.  
Toile signée.  
Ach. 1903.

12. Alfred MICHIELS (1840-1909).  
*Idem.*  
**Sortie de bois.**  
H. 0,49 x L. 0,40.  
Toile non signée.  
Ach. 1898.
13. Henri VAN DER HECHT (1841-1901).  
Ecole de Tervuren. Paysagiste. Elève de Portaels. A beaucoup peint en Campine, Condroz, Ardenne.  
**Vue de Knocke.**  
H. 0,83 x L. 1,24.  
Toile signée.  
Prêtée par l'Etat 1902.
14. Henri VAN DER HECHT (1841-1901).  
*Idem.*  
**Panorama de Louvain.**  
H. 1,48 x L. 2,00.  
Toile signée.  
Don de l'Etat 1896.  
Cette toile fut déchirée à coups de bayonnettes par des soldats allemands le 18 août 1914.
15. Marie COLLART (1842-1911).  
Peintre de paysages et d'animaux. Elève d'Alfred Verwée et d'Alfred Stevens.  
**Le Jardin des Religieuses (Drogenbos ?)**  
H. 1,25 x L. 1,45.  
Toile non signée.  
Ach. 1902 à la vente Humbert, Paris.

16. Isidore VERHEYDEN (1846-1905).  
Portraitiste et paysagiste. Elève de Portaels. Peignit beaucoup dans la forêt de Soignes.  
**Léopold II.**  
H. 0,80 x L. 0,68.  
Toile signée 1901.  
Commandée par la ville, 1901.
17. Anna BOCH (1848-1933).  
Elève de Verheyden, dérivant de l'impressionnisme de Claus et Van Rysselberghe. A beaucoup voyagé à l'étranger.  
**Le Pont de Bordeaux.**  
H. 0,60 x L. 0,82.  
Toile signée.  
Prêtée par l'Etat.
18. Franz COURTENS (1854-1943).  
Peintre de paysages, de marines, de genre et de figures. Grand animateur de la nature. Ecole de Kalmpthout et de Termonde.  
**Schelde vóór Antwerpen (L'Escaut à Anvers).**  
H. 2,50 x L. 4,50.  
Toile signée.  
En dépôt. Appartient à Moorthamers, Bruxelles.
19. Jakob SMITS (1856-1928).  
Elève des Académies de Rotterdam, de Bruxelles, de Munich et de Vienne. Peintre de scènes religieuses et de genre, de figures, de portraits et de paysages. Aquafortiste. Le maître d'Achterbos (Mol) a peint des figures d'une profonde et douloureuse psychologie.  
**Jeune fille.**  
H. 0,46 x L. 0,37.  
Panneau signé.  
Prêté par l'Etat, 1901.
20. Rodolphe WYTSMAN (1860-1927).  
Académies de Gand et Bruxelles. Paysagiste. Peignit de préférence (ainsi que son épouse Juliette Wytzman) en Brabant et en Ardenne.  
**Modérément luministe.**  
**Cour de Ferme (Ferme de Parc ?)**  
H. 1,35 x L. 1,00.  
Toile signée.  
Ach. 1907.
21. Jean-Léon GOUWELLOOS (1868-1943).  
Elève de Portaels. Peintre de figures, de portraits, de paysages, de marines.  
**Portrait de Léonard Torsin.**  
Docteur en Droit, échevin de Tirlemont, membre du Conseil provincial 1822-1900.  
H. 0,80 x L. 0,60.  
Toile signée.  
Commandée par la ville 1901.

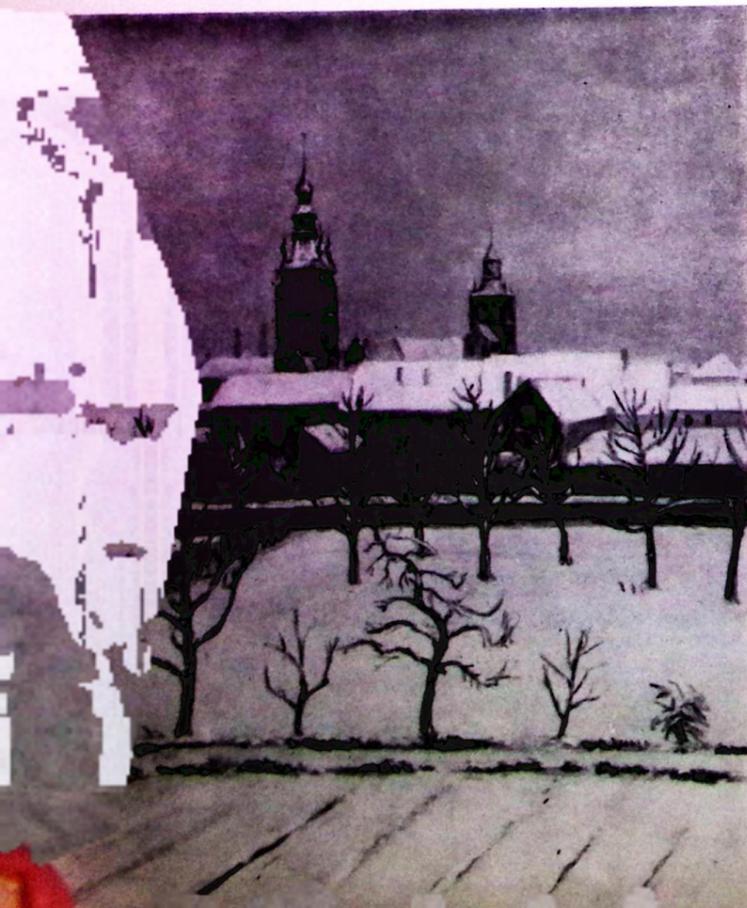


Jeune fille, par Jakob Smits.

22. Auteur inconnu.  
Aurait été peint vers 1860. Beau portrait de notre premier souverain, dans la manière de Liévin de Winne. Fut affublé d'un chapeau gris, après coup.  
**Léopold I.**  
H. 0,77 x L. 0,65.  
Toile.  
Ach. vente Elvin.
23. Louis VANMEERBEEK (1869-1951).  
Paysagiste fougueux. D'origine tirlémontoise. Décédé à Montpellier.  
**Coin d'Ardenne.**  
H. 0,90 x L. 1,15.  
Toile signée.  
Commune.
24. Louis VANMEERBEEK (1869-1951).  
Toile impressionniste.  
**Après l'Orage.**  
H. 1,20 x L. 0,90.  
Toile signée.  
Commune.

25. Jacques GENESSE (1879-1920).  
*Peintre amateur tirlémontois. Fit beaucoup de copies qui sont moins bonnes que cette étude.*  
**Viellard (étude).**  
H. 0,48 x L. 0,37.  
Toile non signée.  
Commune 1896 ?
26. Joseph DAMIEN (1879)  
et Anne RUTTEN.  
*Portraitistes conventionnels.*  
**Albert I<sup>er</sup>.**  
H. 0,76 x L. 0,56.  
Toile signée 1935.  
Commune.
27. Richard LEUTENEZ (1881).  
*Peintre de paysages et d'intérieurs rustiques.*  
**Panorama de Tirlemont.**  
H. 0,98 x L. 1,30.  
Toile signée 1937.  
Commune.
28. Richard Leutenez (1881).  
*Idem.*  
**Oude Trap (Viell Escalier).**  
H. 0,80 x L. 0,70.  
Toile signée.  
Ach. 1952.

*Tirlemont sous la neige, par Armand Knaepen.*



29. Armand KNAEPEN (1887).  
*Peintre expressionniste de paysages de Hesbaye et intimiste et classique des intérieurs d'églises et du béguinage de Tirlemont.*  
**Tienen onder Sneeuw (Tirlemont sous la Neige).**  
H. 0,80 x L. 0,70.  
Toile signée 1952.  
Ach. 1953.
30. Armand KNAEPEN (1887).  
*Coin disparu du Vieux Tirlemont, derrière Saint-Germain, à l'emplacement du cimetière supprimé en 1783.*  
**Het Vrijthof.**  
H. 0,86 x L. 0,65.  
Panneau signé 1945.  
Don du peintre à la ville.
31. Armand KNAEPEN (1887).  
*Coin de Béguinage sous la neige.*  
**Winter in 't Begijnhof (Hiver au Béguinage).**  
H. 0,86 x L. 0,65.  
Panneau signé 1929.  
Commune.
32. Richard LYNA (1890).  
*Peintre expressionniste du Hageland et spécialiste des bouquets de fleurs aux tons délicats ou vifs.*  
**Chaumière du Hageland.**  
H. 0,73 x L. 0,83.  
Toile signée.  
Ach. 1937.
33. Richard LYNA (1890).  
*Bouquet de coquelicots et marguerites peint dans le ravissement.*  
**Klaprozen.**  
H. 0,80 x L. 0,70.  
Toile signée.  
Commune.
34. Piet LIPPENS (1890).  
*Fabriques au bord d'un canal sous un ciel de grisaille et de suie.*  
**Banlieue Industrielle.**  
H. 1,01 x L. 0,81.  
Toile signée.  
Prêtée par l'Etat.
35. José PIRON (1916).  
*Plutôt esquisse de quelques maisonnettes du béguinage disparu en 1944.*  
**Béguinage de Tirlemont.**  
H. 0,67 x L. 0,91.  
Toile signée.  
Commune.

36. Léandre PIRON (1890).  
*Père de José Piron.*  
**Rue Vrijthof.**  
H. 0,345 x L. 0,32.  
Toile signée.  
Don du peintre.  
H. 0,71 x L. 1,04.  
Panneau non signé.  
Prêté par l'Etat.
37. Auguste MAMBOUR (1896).  
*Ecole expressionniste liégeoise. Peintre de figures, de compositions, de paysages.*  
**Le Baiser.**  
H. 0,78 x L. 0,94.  
Toile signée 1920.  
Prêtée par l'Etat.
38. Luc KAISIN (1900-1963).  
*Peintre de marines.*  
**Côte Maritime.**  
H. 0,81 x L. 1,20.  
Toile signée.  
Commune.
39. Arthur HESSENS (1899).  
*Paysagiste. Habite Louvain.*  
**Paysage des Cévennes.**  
H. 0,75 x L. 1,00.  
Toile signée.  
Ach. 1952.
40. Arthur HESSENS (1899).  
*Tendance cubiste.*  
**Paysage d'été.**  
H. 0,60 x L. 0,80.  
Toile signée.  
Ach. 1960.
41. Lucien HOFFMAN.  
*Coin de village. Expressionniste.*  
**Paysage.**  
H. 0,66 x L. 0,71.  
Panneau signé.  
Prêté par l'Etat.
42. Louis DE MAYER.  
*Dans les tons gris. Elève d'Opsomer.*  
**L'Eglise de Damme.**  
H. 0,81 x L. 0,90.  
Toile signée.  
Prêtée par l'Etat.
43. Marcelle de MONT-CASSAN.  
*Poissons, citrons, bouteilles de vin.*  
**Nature morte.**  
H. 0,81 x L. 1,01.  
Toile signée.  
Prêtée par l'Etat.
44. Mayore ISERENTANT.  
*Etude*  
**Grandes Dunes**
45. Jacques BERGMANS (1891).  
*Peintre gantois de ville et de genre.*  
**Viswinkeltje (Poissonnerie).**  
H. 0,61 x L. 0,71.  
Toile signée 1937.  
Prêtée par l'Etat 1912.
46. Fons STELS (1911).  
*Eglise de Furnes. Tirlémontois : aussi verrier, sculpteur, céramiste.*  
**Veurne.**  
H. 0,54 x L. 0,44.  
Toile signée 1933.  
Commune.
47. Jules OVERSTEYNS (1911).  
*Crépuscule en Hageland. Libraire à Tirlemont.*  
**Avondschemering.**  
H. 0,50 x L. 0,60.  
Toile signée.  
Commune.
48. Maria-Rosa COENEGRACHTS  
(épouse L'Abbé) (1915).  
*Paysage d'été. Habite Tirlemont.*  
**Zomerlandschap.**  
H. 0,70 x L. 1,00.  
Toile signée 1934-1949.  
Commune.
49. Maria PONTEUR (1930).  
*Vieilles maisons, rue Waaiberg, à Tirlemont.*  
**Waaibergstraat.**  
H. 0,50 x L. 0,70.  
Toile signée 1959.  
Ach. 1959.
50. J. LISMONDE.  
*Fusain.*  
**Neige.**  
H. 0,94 x L. 1,10.  
Panneau signé.  
Prêté par l'Etat.
51. Victor DEBRIER (1910).  
*Fusain. — Tirlémontois.*  
**Tête de Vieille Femme.**  
H. 0,43 x L. 0,34.  
Panneau signé.  
Commune.

Visite de la collection, sur demande, ainsi que du Cabinet du Bourgmestre, en style Empire Napoléon I<sup>er</sup>, à l'exception des samedi, dimanche et jours fériés.

P. D.



# Notre-Dame de Bonne-Odeur

**A**VEC ses hêtres admirablement droits qui atteignent jusqu'à trente mètres, ses taillis drus, ses sentiers pleins de fantaisie, ses futaies, son silence mystérieux à peine troublé par le vol d'une grive ou d'un pinson, la forêt de Soignes est variée à l'infini. Jadis, elle s'étendait depuis Nivelles jusqu'à l'enceinte de Bruxelles.

Dans une large clairière, semée d'étangs, dès le douzième siècle, quelques centaines de bûcherons et de cultivateurs s'étaient installés, formant ainsi le premier noyau de l'actuelle commune de Hoeilaart. Nos gens ne s'estimaient pas favorisés. Périodiquement, leurs champs étaient dévastés et leur bétail détruit par des animaux sauvages sortant de la forêt. Bientôt, ils trouvèrent un remède à ces déprédations en apprivoisant et en dressant des chiens appelés « groenendaelers ». Voilà la population protégée. Mais il faut vivre. Aussi ces ruraux vont-ils amener au marché de Bruxelles œufs, poulets, bois, viande. Pour se rendre dans la capitale du duché, ils traversent notamment une très belle partie de la forêt où s'épanouissent des plantes aux arômes si délicieux, dit la légende, qu'on l'a surnommée « welriekende » : l'odorante.

Au cours des siècles, la forêt a possédé aussi un certain nombre de monastères. Il suffit de citer Groenendael où vécut Ruysbroeck, et le Rouge-Cloître surtout célèbre par l'un de ses moines, le peintre Hugo van der Goes. Dans ce Zoniënbosch qui est une des parures du Brabant, des chapelles également se sont éparpillées. Un oratoire dédié à saint Jacques a été construit là au temps de Louis-le-Débonnaire, en 820. Cette chapelle aurait été l'origine de l'actuelle église Saint-

Le panorama de Hoeilaart.



Jacques-sur-Coudenberg, place Royale, à Bruxelles.

Cependant le sanctuaire le plus connu du domaine est celui de Notre-Dame de Bonne-Odeur, situé au nord de la route de Mont-Saint-Jean. Et la véritable explication de ce vocable de « Bonne Odeur », nous la trouvons en parcourant l'ouvrage *Regiae Domus Belgicae*, d'Antoine Sanderus : « Dans la même forêt, non loin de Stockel, entre les monastères des chanoines réguliers de la Vallée Verdoyante (1) et du Rouge-Cloître, existe une autre chapelle de la Vierge, célèbre par les faits merveilleux qui s'y sont déroulés. Elle a le nom de Vierge de la Bonne Odeur, en langue vulgaire « Onze Lieve Vrouw tot Welrieken, parce que, dans ce lieu, tant en hiver qu'en été, se dégage une extraordinaire quantité d'odeurs des herbes que le sol produit de lui-même. Ce phénomène ne peut certes être attribué à une plus grande fertilité du sol. Il faut en chercher la cause dans la bonté et la bienveillance de la Vierge à l'endroit de ses pieux fidèles. Tout d'abord l'image de la Vierge fut placée sur le tronc d'un arbre et se trouvait ainsi offerte à la vénération du public ».

Telle est l'origine de l'oratoire. L'endroit va bientôt être le théâtre d'un drame. Sous la statue a été placée, dès les débuts, un tronc. Celui-ci qui contient, ce jour-là, deux pièces d'or, est bientôt dérobé. Les coupables ne tardent pas à être découverts et arrêtés. Comme on n'est pas tendre à cette époque, les gaillards sont torturés par le bourreau de Bruxelles. Le premier avoue son larcin et, un peu plus tard, meurt de maladie. L'autre confesse, lui aussi, sa faute, mais — pourquoi, on l'ignore — il est grâcié, se marie et a de nombreux enfants.

A quelque temps de là, le curé de Hoeilaart (dont dépend la chapelle), ainsi que le forgeron de l'endroit et un certain Egide de Lathouwere concluent un accord avec le charpentier Hinckaert. Il s'agit de construire une chapelle en bois, non plus faite de branchages, mais de pièces solides. Cependant l'humidité de la forêt a beau jeu de s'acharner sur les planches. C'est pourquoi, au nom du duc Maximilien, le 21 juillet 1485, Henri De Heck, religieux de l'abbaye proche de Groenendael, pose la première pierre d'une chapelle en pierre. Elle mesure 5 mètres de long sur 3 de large. Détail singulier : celle-ci est située exactement sur le territoire de trois communes : Hoei-

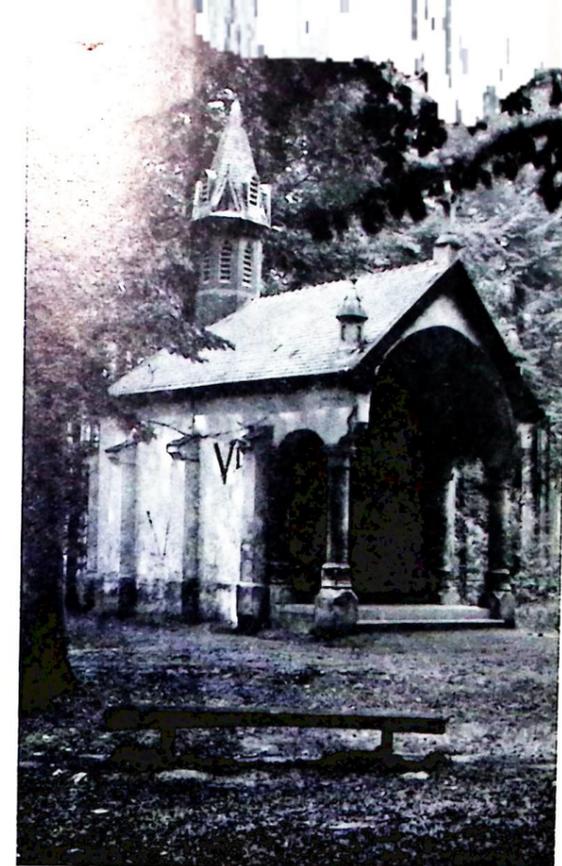
(1) Groenendael.

laart, Boitsfort et Overyssche. Cette position ne manquera pas de faire parfois surgir des difficultés entre les édiles respectifs de ces agglomérations.

En 1620, il faut renouveler le grillage en bois qui donne entrée à la chapelle. Pendant leur travail de réfection, les ouvriers entendent au-dessus de leurs têtes d'après la légende, « un concert angélique ». Et pour la troisième fois est accréditée l'explication du vocable de « Bonne Odeur », car le chant céleste s'accompagne de senteurs délicieuses. Et les années passent. Pendant la Révolution française, la petite chapelle n'est pas épargnée. Le R.P. de Buck, bollandiste (dans une brochure intitulée : « La vie religieuse à Hoeilaart » et

composée en 1855), relate, sur la foi de témoins oculaires, que deux commissaires français arrivèrent devant le sanctuaire et s'emparèrent de la statue pour la jeter au feu. A deux reprises, l'image aurait sauté des flammes, devant les assistants étonnés. C'est alors que les profanateurs, impuissants — ou effrayés — remirent la statue en place, non sans proférer force jurons.

Cependant, une fois encore, les intempéries ont malmené l'oratoire. Celui-ci, en 1862, menace ruine. C'est pourquoi, dans sa séance du 9 décembre, le Conseil de fabrique d'Hoeilaart informe le ministre des Finances de la déplorable situation. Dans cette note, il est signalé, en outre, que la chapelle est trop endommagée pour subir une restauration appréciable et qu'il est préférable de construire un sanctuaire sur un autre plan, plus vaste que le premier. Et puisqu'il s'agit de tout refaire, pourquoi — afin d'éviter les situations parfois délicates entre les trois communes — ne pas reculer un peu la chapelle vers le sud-est, de manière à la situer, reconstruite complètement sur le territoire de Hoeilaart ? En outre, le petit bâtiment marque actuellement l'intersection de l'avenue de Welriekende et du chemin de Hoeilaart à Boitsfort. Sa présence, en cet endroit, entrave la circulation du carrefour. On pourrait établir là un rond-point d'une dizaine de mètres. Echange de correspondances, longue pé-



La séduisante chapelle de Notre-Dame de Bonne Odeur, la si joliment nommée, fondation des moines de Groenendael. (Photos : de Sutter.)

riode d'étude, comme il est d'usage dans l'Administration. Bref, l'enquête se poursuit durant une année entière. Ce n'est qu'en date du 4 décembre 1863, que le Ministère autorise le déplacement sollicité.

Dès le printemps suivant, les travaux sont entamés et vont bon train. En quelques mois, les ouvriers ont reconstruit la chapelle, telle qu'on la voit aujourd'hui. On y a intégré une partie des matériaux anciens. Avec son portail cintré, supporté par des colonnes massives, sa grille de métal, son clocheton, sa nef obscure, le gracieux sanctuaire des bois ne cesse d'attirer les pèlerins et les promeneurs séduits par ce coin pittoresque et quelque peu romantique de la forêt de Soignes. La chapelle de Notre-

Dame de Bonne-Odeur est entourée de grandes ombres : non pas seulement celles des vieux moines de Groenendael et du Rouge-Cloître qui, des siècles durant, vécurent dans ces parages, mais d'un de nos plus illustres princes : Charles Quint. On sait que, pour se reposer pendant quelque heures des soucis du pouvoir, l'empereur aimait se rendre à des parties de chasse au cœur de la forêt de Soignes. Que de fois, au retour, le souverain s'arrêta à « Welrieken » ! Et n'y a-t-il pas quelque chose d'émouvant dans la vision du monarque — si puissant que le soleil ne se couchait jamais sur ses Etats — simplement agenouillé avec les siens devant le seuil de la petite chapelle brabançonne ?

Pierre GIRAUD.

## ORGANISATIONS EDUCATIVES A NIVELLES

La députation permanente a décidé d'organiser, pendant le week-end des 8 et 9 juin, à Nivelles, une rencontre de responsables d'organisations éducatives, à l'Ecole provinciale des Arts et Métiers, rue Ferd. Delcroix, à Nivelles. En voici le programme :

**Samedi 8 juin** : salle des fêtes de l'Ecole provinciale des Arts et Métiers, de 15 à 18 heures. Exposées et démonstrations : « Possibilités et techniques actuelles au service de l'éducation ».

**Dimanche, 9 juin** : même endroit, de 10 à 13 heures. Interventions des participants et discussions : l'action éducative sur le plan provincial et sur le plan local.

## Concerts dans les châteaux de Brabant

**P**OUR le mois de juin, l'A.D.A.C. a également organisé les deux concerts suivants dans les châteaux de Brabant au bénéfice des Jeunes Musicales.

### CHATEAU DE CLEERBEEK

A HOUWAART

Dimanche 9 juin à 16 h.

LE QUINTETTE A VENT DE BRUXELLES

Le Baron et la Baronne Charles de Troostembergh vous inviteront dans leur château de Cleerbeek qui servit en 1720 de pavillon de chasse.

Au cours des années, les générations s'y succédant, en modifièrent l'aspect.

Il est entouré d'un admirable parc.

Fondé en 1952 par cinq artistes de grande valeur appartenant aux meilleurs orchestres du pays, le Quintette à Vent de Bruxelles, s'est rapidement imposé dans le mouvement musical national. La couleur et la diversité de timbre des instruments permettent une grande variété de programmes. Il possède un riche répertoire classique et contemporain.

### CHATEAU DE VALDUC

A HAMME-MILLE

Dimanche 16 juin à 16 h.

LES SOLISTES DE LIEGE

Direction : Géry LEMAIRE

Le Ministre d'Etat A. E. Janssen ainsi que sa fille et son gendre, le Comte et la Comtesse Plater-Zyberk vous feront les honneurs du Château de Valduc érigé à l'emplacement d'un monastère Gistercien qui fut fondé en 1230 par le Duc Henri II de Brabant. Aux confins de la forêt de Meerdael, la demeure seigneuriale s'entoure d'un parc splendide et de plusieurs dépendances datant de l'ancienne Abbaye.

L'Ensemble des Solistes de Liège fut fondé par Henry Koch et Géry Lemaire en 1957.

Il est spécialisé dans le répertoire pour orchestre à cordes avec une prédilection pour les compositeurs du 18<sup>e</sup> siècle et parmi ceux-ci les compositeurs belges méconnus comme Hamal, Chartrain, Pieltain et De Groes.

## Juin, ou l'exaltation

**P**ENTEDECOTE ! Côte en pente, fausse ou véritable, dans le temps de la grande pénitence, ou bien penchant d'une colline fertile ou aride dont on ne sait pas si sa faune et sa flore seront de qualité ou inspiratrices d'aberrations grimaçantes. A mi-côte, à mi-chemin, voici descendues des hauteurs les langues de feu prometteuses de fruits et de stigmates ; voici que dévalent des cailloux aux images de phalènes pétrifiées ; voici que se réveille l'Esprit au goût de cerise, et l'esprit touché par les hurlements des chiens fidèles. La côte est peinte, moitié bataille de grisaille et froidure, vers la vallée où viennent mourir les oiseaux fatigués pris de peur, et moitié couleurs de Trinité, colombe, sang, azur, vers les hauteurs, parmi les marguerites et les boutons d'or. Les Dominicains aiguisent leurs faux. Ils iront bientôt aux foins, bure retroussée. Le tilleul se délivre de son trop plein de bonheur.

Reverrons-nous le carrousel de nos amours, tout en glaces taillées en biseau, en pendeloques chatoyantes, en belles pelures de grand jouet de paradis, avec ses chevaux qui se nourrissent de la joie des petits garçons et des petites filles, avec ses balancelles pilotées par des sirènes rubéniennes où prennent place les douairières en dentelles de guipure et les vieilles demoiselles à voilette ? C'était à l'ombre de Notre-Dame au Lac, sous des bengales de serpents.

Quand reverrons-nous le carrousel de notre vie passée, avec son orchestre à grelots, à grosse caisse, à tambour, à triangle, à cymbales, qu'un gros homme à chapeau melon accompagnait à la trompette tonitruante et virtuose ? C'était à la Saint-Jean. Près d'un monument aux assassinés d'une guerre.

Le chèvrefeuille, l'aubépine, la rose, l'œillet sentent si divinement bon qu'on ne peut distinguer la couleur de leur odeur. Le vent s'est assoupli. La nuit n'a pas eu le temps de boire aux étoiles. Elle n'a pas eu le temps, cette fois-ci, d'éteindre complètement la lumière. Des franges de rose fané ont été oubliées dans trop de coins. L'aube est blonde comme Vénus. Triomphe de la clarté comme de la maturité de la mière. Monsieur Phœbus triomphe du ciel et de la terre. Les blés sont à hauteur d'homme et fécondés. Les premières fraises sont aussi bonnes que les balais. Les campagnes sont charnues. Le chêne a fait sa robe de feuillage d'empereur. L'alouette griffonne. Une bête à bon Dieu se promène sur la mappemonde. Nous allons descendre la pente. Le feu de paille des roues solaires s'est éteint.

Paul DEWALHENS.

### L'HARMONIE STE-CECILE DE HAL A L'HONNEUR

L'harmonie Ste-Cécile a été désignée, sur invitation de la Fédération internationale de Musique, par la Fédération nationale, pour représenter la Belgique au concours international de Luxembourg, qui aura lieu les 13, 14 et 15 septembre.

Le 8 juin, la phalange se produira à Vilvorde pour participer à un tournoi international.

NOTULES

TRADITIONS POPULAIRES

NOTULES

## Du Dernier Patard à Godefroid de Bouillon

**L**E 16 juin prochain (troisième dimanche du mois) se célébrera la fête au Dernier Patard, un des hameaux de Baisy-Thy, cette bourgade du Brabant wallon de 2.260 habitants, centre agricole installé sur un plateau entouré de bois et qui s'occupe de la culture des plantes industrielles.

La fête du Dernier Patard (1) — le patard était un sou valant 9 centimes-or — dure trois jours, sans rien de spécial en soi. Mais dans ce hameau on trouve un superbe tilleul de près de cinq mètres de circonférence, l'arbre Sainte-Anne, qui abrite une petite chapelle en pierre dédiée à sainte Anne. Aucun pèlerinage en l'honneur de la mère de Marie, qui est pourtant patronne des couturières (à Namur et au Rœulx), des valets d'écurie (à Spa) et du Bon Métier des Vieux Fripiers (à Liège) ne se déroule au pied de cet arbre géant.

Mais à défaut de prétexte folklorique, l'arbre Sainte-Anne a un souvenir historique. La légende ne dit-elle pas que Napoléon s'est arrêté sous ses branches pour assister au défilé de la Grande Armée marchant vers... la catastrophe !

Non loin de là, à Tangissart, autre hameau de Baisy, l'eau de la fontaine Sainte-Adèle est renommée pour la guérison des maladies des yeux.

Les pèlerins en emportent chez eux après avoir invoqué cette sainte à l'église du village. Les habitants de Tangissart (en wallon Tangissau) sont parfois appelés les Miquelets. Ce nom, écrit Henri Desneux dans son « Brabant wallon », proviendrait de ce que jadis un régiment de miquelets (soldats espagnols) y aurait eu ses cantonnements pendant plusieurs années.

Comment ne pas citer Chênemont, encore un hameau de Baisy, où se trouve la chapelle Sainte-Gertrude, plus connue sous le nom de « chapelle aux souris », parce qu'on y invoque cette sainte régionale contre les invasions des petits rongeurs : rats, souris, mulots.

A la ferme de Bois-Saint-Jean, il a été réuni une collection lapidaire comprenant entre autres le pilori

(1) La carte Ferraris porte : Au dernier batard.

de Ways (qui se dressait autrefois là où est aujourd'hui l'arbre de la liberté) et une pierre de marbre noir, avec armoiries d'abbesse, qui serait un fragment du mausolée de sainte Julienne de Cornillon, née en 1193 à Retinne, morte à Fosses et enterrée à Villers-la-Ville, dont on n'a jamais retrouvé les restes.

Près de cette ferme, il y a une petite chapelle de Notre-Dame de Luxembourg, en style Louis XIV, érigée en 1765. Cette madone est invoquée contre

la toux.

L'église paroissiale de Baisy, consacrée à saint Hubert, date de 1763. La tour, carrée, est surmontée d'une sorte de coupole.

Sous la tour, se voit la pierre tombale, en granit bleu, orné d'armoiries nombreuses, de « Demoiselle de Cupis-Camargo », décédée en 1755 et inhumée près de l'autel de la Vierge. Dans un but de préservation, cette dalle fut déplacée en 1852. La tradition dit qu'il s'agit du tombeau de la célèbre danseuse de l'Opéra de Paris, chantée par Voltaire et peinte par La Tour, mais il est actuellement prouvé, précise Henri Desneux, que c'est celui d'une de ses parentes de la ferme de la Baillerie (Bousval).

Signalons encore, que non loin de Baisy on a découvert trois sépultures franques ; elles étaient taillées dans le roc massif et ne contenaient que des haches en silex et des vases grossiers en grès.

Mais chose qui pourra paraître étrange au non-averti, la société de musique de Baisy a pris comme titre : « La Fanfare de Godefroid de Bouillon » ! L'amour du panache, caractéristique de la région, a sans nul doute guidé les exécutants dans le choix du titre. Mais pourquoi, diable, avoir pris Godefroid de Bouillon comme drapeau ?

Tout simplement parce que le chef et le héros de la première croisade naquit à Baisy en 1060.

En 1855, l'administration communale fit placer, dans le chœur de l'église paroissiale, un monument en marbre blanc portant le médaillon en bronze représentant la tête de Godefroid de Bouillon d'après la statue de la place Royale, à Bruxelles, œuvre de Simonis.

Les derniers vestiges du manoir où cet illustre



Il n'y a guère, l'Arbre Sainte-Anne possédait deux énormes branches se détachant du tronc, en un véritable bouquet. Aujourd'hui, seule, la branche de droite a résisté à l'usure du temps.

MEISE : Concert de carillon, par J. Rot-tiers, pendant la procession.

20 NIVELLES : Jeu « Son et Lumière » : « Sainte-Marie de Nivelles » (à 20 h. 30).

21 MEISE : Concert de carillon par J. Rot-tiers. — Fête du Sacré-Cœur (19 heures).

23 NIVELLES : 750<sup>e</sup> anniversaire de la mort de Ste-Marie de Nivelles. Un « Jeu de Marie » et une exposition d'orfèvrerie.

Cortège historique à 15 h.

HEVERLEE : Pèlerinage des automobiles à St-Christophe. Bénédiction des voitures.

La cérémonie a lieu dès 9 1/2 heures.

DILBEEK : Pèlerinage à sainte Alène.

Procession au puits de Sainte-Alène immédiatement après la grand-messe.

FOREST : Pèlerinage à sainte Alène. Ker-messe communale.

AARSCHOT : 750<sup>e</sup> anniversaire de la ville.

11 h. : Réception des groupes folkloriques à la maison communale et dépôt de fleurs au monument aux morts.

14 h. : Cortège folklorique avec la collaboration de Fantasia et Ingria.

29 TIRLEMONT : Fête des Archers avec la participation des géants.

WAVRE : Procession de Noville-sur-Me-haigne. Cortège folklorique jusqu'à l'église Notre-Dame de Basse-Wavre.

La sortie de la procession historique de Saint-Jean-Baptiste se fait à 11 heures. On y remarque une miniature des seigneurs Jean et Alice, revêtus de leurs manteaux de velours. Dans le cortège folklorique figure le « Wastia » un grand gâteau décoré de fleurs et pesant 18 kilos, placé sur un grand plateau en cuivre ciselé et qui sera distribué aux pauvres de Basse-Wavre.

ORBAIS : Pèlerinage à sainte Wavre.

Il marque l'anniversaire de la translation du psautier à Orbais. Ce psautier qui le 5 juin 1810 avait été donné avec les reliques de la sainte à l'église du Sablon à Bruxelles, par la dernière classe de Grand-Bigard fut transféré à Orbais le 20 juin 1812.

OPWIJK : Procession historique de Saint-Paul avec participation de nombreux cavaliers.

30 ZAVENTEM : Cortège folklorique.

BRUXELLES : Eglise des Minimes. Pro-cession en l'honneur de N.-D. de Lorette.

OHAIN (Eglise de Ransbèche) : Pèlerinage à S.-J. Baptiste, à 10 h du matin.

Le culte de St-Jean-Baptiste fut introduit dans la région par les religieux du « Temple » installés au Mont-St-Jean.

WAVRE : Grande procession de St-Jean-Baptiste, à 11 heures, après la grand-messe.

TIRLEMONT : Cortège folklorique des Ti-reurs à l'arc et sortie des géants (avant-midi).

## JUILLET

7 GRIMBERGEN : Concert de carillon (19 à 20 h).

Tous les dimanches ainsi que les trois premiers jeudis du mois.

14 GENAPPE : Fête du quartier de la gare.

Ce sont les fêtes les plus populaires. Elles com-mencent le samedi soir pour se terminer le lundi soir.

BRUXELLES : Cathédrale St-Michel. — Fête du T.S. Sacrement du Miracle, grand messe solennelle, à 10 heures.

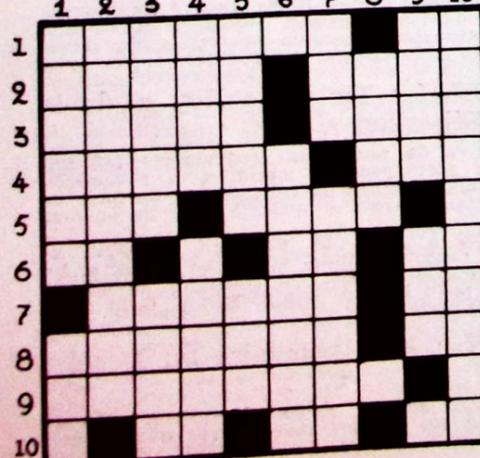
## NOS MOTS CROISÉS

### PROBLEME N° 42

#### HORIZONTELEMENT

- Village pittoresque du Brabant wal-lon. Phonétiquement : vieux.
- Village du Brabant qui possède une

1 2 3 4 5 6 7 8 9 10



belle église Saint-Martin en style Re-naissance, datant de 1617. Le berceau houblonnier du Brabant.

3. Hameau du Brabant, au sud de Lon-derzeel. Adverbe.

4. Mélangent. Mesure agraire.

5. Début d'élément. Première partie du nom d'une commune du Brabant.

6. Pronom. Deux voyelles. Dans un éclat de rire.

7. Commune brabançonne où l'on peut voir le célèbre château de Kruikenburg et son parc de 15 hectares. Douze mois.

8. Hameau d'Ottignies. Abréviation de Liège.

9. Hameau près de Schepdaal.

10. Bouts d'Evere. Consonne doublée. N'est jamais bien défini.

#### VERTICALEMENT

1. Commune brabançonne qui possède un tertre monumental, dit « tombe », de 11 mètres de haut et 50 mètres de diamètre. Ville de la province de Liège.

2. Village brabançon dont l'église Saint-Géry possède un chandelier pascal du XVII<sup>e</sup> siècle et une pierre tombale de 1515.

3. Large. Irlande.

#### SOLUTION

DU  
N° 41



4. Un des premiers imprimeurs huma-nistes, né à Asse. A un Musée à Bruxelles.

5. Sainte à qui la commune de Dilbeek consacre un pèlerinage. De bas en haut : charitable.

6. Château de Versailles.

7. Singe. Célèbre général américain.

8. Chimiste louvaniste (1813-1891).

9. Fils de Jacob. Ville du Brabant, dont l'hôtel de ville de style Renaissance date de 1616.

10. Hameau situé à l'extrémité ouest de la province du Brabant.

Pierre LAURENT.



## CONCERTS dans les CHATEAUX

Château de Cleerbeek à Houwaart

Le dimanche 9 juin à 16 heures

Château de Valduc à Hamme-Mille

Le dimanche 16 juin à 16 heures





*Le château se mire dans les eaux de l'étang.*

# HUIZINGEN

**vous attend**

Les dimanche et lundi de Pentecôte et tous les autres dimanches de juin : concerts par des fanfares renommées.

Le 16 juin (15 h.) : danses folkloriques exécutées par le groupe « Payottenland ».

Le 30 juin (15 h.) : danses folkloriques par le club Farandole.



*Un bois ravissant occupe plus de la moitié de la surface du domaine.*

*Les enfants adorent les bêtes...*



*Les « promenades » sur l'eau ne sont pas interdites ! Profitons-en.*

